

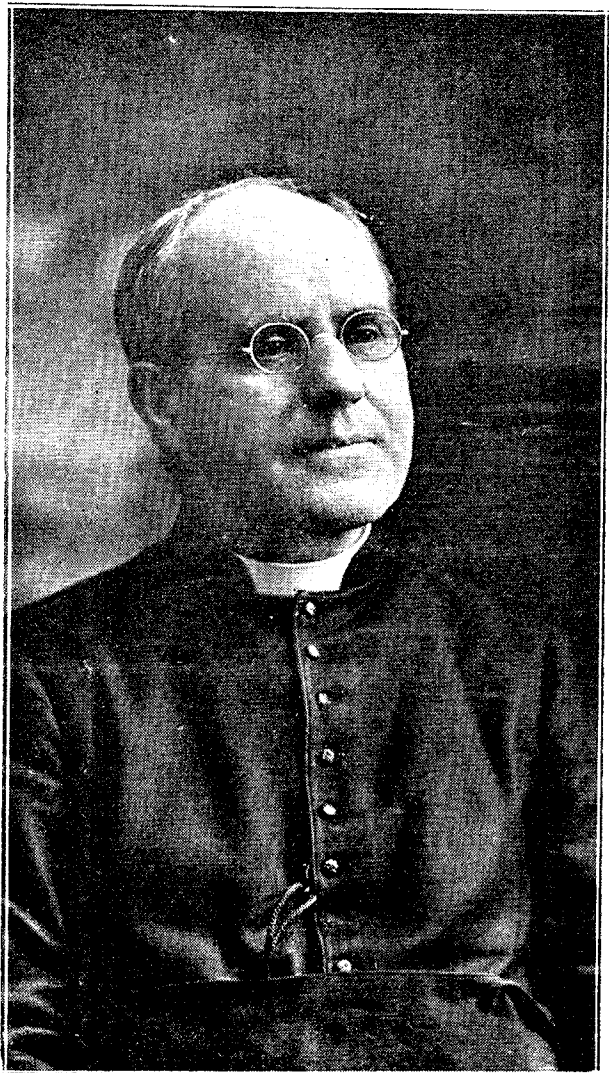
Y. GAUTIER,
prêtre-Eudiste.

Le Père
Pierre-Marie Dagnaud
Prêtre-Eudiste



L'ACTION SOCIALE, LTÉE
QUÉBEC
1931

Le Père
Pierre-Marie Dagnaud
Prêtre-Eudiste



Le Rd Père P. M. DAGNAUD

Y. GAUTIER,
prêtre-Eudiste.

Le Père
Pierre-Marie Dagnaud
Prêtre-Eudiste



L'ACTION SOCIALE, LTÉE
QUÉBEC
1931

Nihil obstat.

F. TRESSEL, C. J. M.,
provincial.

Imprimatur.

Eug.-C. LAFLAMME,
Vic. Capit.

Quebeci, die 10^a Septembris, 1931.

*LETTRE DE MGR L.-A. PÂQUET,
P. A.*

*Au Révérend Père Yves Gauthier,
Eudiste,
Québec.*

Révérend et cher Père,

J'ai parcouru d'un œil édifié, et avec un vif intérêt, les pages que vous consacrez à la mémoire de votre si digne et si regretté confrère, le Père Pierre-Marie Dagnaud, éducateur, Vicaire provincial, missionnaire, curé-fondateur de la paroisse du Saint-Cœur de Marie, à Québec.

L'œuvre accomplie chez nous par le Père Dagnaud, n'est pas banale. Elle constitue l'un des beaux chapitres de l'histoire tout apostolique que sont à écrire sur le sol canadien les fils spirituels de Saint Jean Eudes.

En remontant par la pensée jusqu'aux relations d'amitié qui lièrent l'un à l'autre le vénéré fondateur des Eudistes et le premier

évêque de la Nouvelle-France, l'on pourrait peut-être découvrir un indice lointain de cette vocation providentielle qui amena, deux siècles après, dans le vaste champ pastoral de Mgr de Laral, de raillants ouvriers formés à l'école de son saint ami.

Contentons-nous de constater que les Révérends Pères Eudistes, tout en promenant à travers plusieurs milieux canadiens la flamme de leur zèle, se sont surtout appliqués, de concert avec d'autres influences très effectives, à réaliser une œuvre de particulière importance au double point de vue religieux et patriotique : l'avancement des Acadiens. Les maisons d'éducation qu'ils ont ouvertes, au prix de grands sacrifices, en Acadie, et les avantages sans nombre qu'ils ne cessent de procurer aux descendants d'une race infortunée, mais héroïque et digne de toutes les sympathies, proclament bien haut les mérites et les bienfaits de l'apostolat eudiste.

De ce travail dont les fruits abondent, et de cette gloire, une part non médiocre revient au Père Dagnaud. Et en feuilletant

l'ouvrage, très consciencieusement écrit, dont nous sommes heureux de saluer ici l'apparition, l'on verra avec quel talent, quelle ardeur, et aussi quel esprit d'initiative, le premier curé du St-Cœur de Marie se dévoua à la formation intellectuelle et morale des jeunes Acadiens, avant de venir charmer les auditoires québécois par sa parole chaude, vibrante et lumineuse.

Nous vous félicitons, mon révérend Père, d'avoir su remettre sous nos yeux, en un si beau relief, une figure éminemment sympathique où notre peuple aimait à lire la vivacité de l'intelligence, la noblesse de l'âme, la droiture et la bonté.

Non seulement vous rendez hommage à un prêtre de Bretagne, très richement doué, qui avait fait du Canada sa seconde patrie, et qui épuisa, chez nous et pour nous, toutes ses forces ; mais, dans ces pages élégantes que vous offrez au public, se mêlent à l'intérêt du récit biographique de fortes et utiles leçons dont toutes les catégories de fidèles, et les conducteurs d'âmes, peuvent sûrement bénéficier.

*Veuillez agréer, révérend et cher Père,
en même temps que mes félicitations les plus
vives, l'assurance de mes sentiments cordia-
lement dévoués.*

Louis-Ad. PAQUET, ptre.

*Séminaire de Québec,
25 octobre 1931.*

AVANT-PROPOS

« Si les morts acceptent de nous, autre chose que des prières, observe un écrivain moderne, c'est qu'on dise d'eux la vérité. » Le Père Dagnaud qui a tant prêché la vérité et qui a voulu la servir, y tient maintenant, nous en sommes surs, plus que jamais ; il nous reprocherait de ne pas la dire. Le petit livre que nous avons écrit n'est donc pas un panégyrique, nous voudrions qu'on y trouvât l'histoire sincère d'une vie très belle mais dont la beauté parfois subit quelque éclipse.

Nous avons eu l'avantage de vivre près de vingt ans avec le Père Dagnaud ; cela nous a permis de connaître ses imperfections de nature, sans doute, mais bien plus encore, d'apprécier ses grandes qualités humaines et sacerdotales. Il fut de ces prêtres éminents et modestes qui n'aiment pas la réclame tapageuse. Sa vie, fort simple, s'est

passée dans un collège, dans une résidence de missionnaire, dans un presbytère, on n'y trouve pas de faits extraordinaires et pourtant, partout où il a travaillé, il a exercé une grande influence. Dans ces pages, nous ne nous proposons pas tant de dire ce qu'il a fait, que de montrer ce qu'il fut. Nous voudrions surtout tracer son portrait.

Nous dédions ce livre à ses anciens élèves, à ses paroissiens du St-Cœur-de-Marie, à tous ceux qui l'ont connu, estimé, et aimé.

YVES GAUTIER, prêtre,
Eudiste.

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE

Le Père Pierre-Marie Dagnaud naquit à Bains-sur-Oust, en Bretagne, grosse bourgade de 3,000 âmes, située non loin de la petite ville de Redon. Il était le quatrième enfant d'une famille de six (quatre garçons et deux filles). Son père était charpentier, consciencieux dans son travail, et estimé de tous. A son école, les enfants comprirent la beauté d'une vie laborieuse et honnête.

Le chef de famille, enlevé aux siens, alors que Pierre n'avait pas encore douze ans, laissait à la tête de la maison une mère à la fois ferme et douce, aux idées nettes, incapable de découragement. La foi chrétienne animait toute sa vie : elle était de ces femmes dont la vie intérieure est intime et qui sans le savoir elles-mêmes vivent presque continuellement en la présence de Dieu ; ses exemples devaient exercer sur ses enfants une profonde influence.

Voici un trait qui nous est rapporté entre plusieurs autres : c'était le Jeudi Saint, les enfants de sept, neuf, onze ans viennent pour prendre le petit déjeuner du matin, mais il n'y en a point : « Mes enfants, dit-elle, c'est la semaine sainte ; votre père, malgré ses travaux jeûne, vous jeûnerez tous, comme nous, durant ces jours de pénitence. » Les enfants au cours de la matinée pourront bien chercher à satisfaire la faim qui les tourmente, la leçon n'en sera pas moins profitable, et ils comprendront la nécessité de faire pénitence. Tous ont vu leur mère observer avec une scrupuleuse fidélité jusqu'à 80 ans, toutes les lois de l'Église, ils l'ont vue prier avec ferveur, réciter pieusement son chapelet et tous les soirs, la prière se faisait en commun au pied du crucifix.

Cette femme ne perdait jamais de vue la magnifique église qui se dressait en face de sa maison, et était vraiment le centre de sa vie et de ses consolations. « Que de fois, raconte l'un de ses fils, en présence d'un souci, d'une difficulté menaçante, j'ai en-



EN BRETAGNE — La prière en famille.

tendu cette invitation : mes enfants, courez à l'église, allez prier devant l'autel de la bonne Vierge, et ne revenez que quand vous aurez obtenu ce qu'il faut obtenir. »

Tous les garçons dès que l'âge le leur permettait servaient la messe. La première, matinale, célébrée à cinq heures et demie, leur était réservée, et c'est à celle-là qu'ils tenaient. Vigilante, la mère était là pour les réveiller en cas d'oubli et assurer leur fidélité à un service qu'elle estimait par dessus tout.

C'est dans cette atmosphère que grandissait le jeune Pierre. De toutes les influences éducatrices la plus puissante est celle de la famille. Elle arrive la première, à l'heure où l'école est encore lointaine ; son action continue quand l'école nous a pris et elle persiste quand nous l'avons quittée. De plus, l'hérédité naturelle, par les affinités et les tendances qu'elle met en nous, prépare la place à l'empreinte familiale et nous prédispose à la recevoir. L'énergie éducatrice du milieu familial est donc prépondérante ; sans son secours

il est bien difficile de faire œuvre qui dure. L'influence éducatrice des parents est déterminée par ce qui prédomine en eux ; on communique moins aux enfants ce que l'on dit que ce que l'on est.

Dans la famille, Pierre apprit le respect de l'autorité ; il l'apprit d'autant mieux que son père et sa mère méritaient le respect par la dignité de leur vie. Ses parents étant de condition modeste, il apprit l'estime de la vie simple. Il le dira souvent plus tard : Que faut-il à un homme pour vivre matériellement dans la meilleure condition possible ? Une nourriture saine, des vêtements simples, une demeure salubre, de l'air et du mouvement, choses généralement faciles à trouver. Nous nous créons des besoins factices ; il y a trop de petites gens qui veulent imiter les grands, trop d'ouvriers qui singent les bourgeois, trop de filles du peuple qui font les dames.

Dans sa famille laborieuse, il apprit l'amour du travail, l'amour des pauvres, le respect des serviteurs. Plus tard il fera cette recommandation : Qu'il est bon

de se mettre à la place des domestiques, pour les comprendre, pour pénétrer dans leur état d'esprit. Il n'admettait pas que l'on pût dire à un serviteur, à un ouvrier : vous êtes payé pour cela, car disait-il, un homme de sens quelque peu délicat, qu'il soit valet de ferme, ouvrier ou serviteur, est blessé par une observation de ce genre. Il a raison d'être blessé en raison même de ce qu'il vaut ; parler ainsi, le diminue. Dans sa famille il apprit surtout la piété, la pratique des vertus chrétiennes et le respect du prêtre. De ses parents il conservera un pieux souvenir. Quand il sera au Canada, curé de Ste-Marie en Nouvelle-Écosse, il écrira à l'occasion de la bénédiction de trois nouvelles cloches : « J'ai nommé une de nos cloches Joseph-Petronilla, en souvenir de mon père et de ma mère. Cet hommage leur était bien dû, mais personne ici ne se doutera de cet acte de piété filiale. »

Comme tous les enfants de la paroisse, il commença vers l'âge de quatre ans, à suivre les classes des Frères de l'Instruction

chrétienne. Ces religieux dont l'institut fut fondé par le Vénérable Jean-Marie de Laménais aidaient depuis plus de 40 ans, le clergé à maintenir l'esprit chrétien dans les populations chrétiennes. On connaît l'importance du maître d'école : l'enfant devenu homme porte marquée en traits indélébiles l'empreinte de l'orientation qu'il a reçue de ses premiers maîtres. S'il occupe sur la scène du monde une place éminente, s'il fait parler de lui, on se tourne vers le passé, on se demande quelles mains façonnèrent ce caractère, quelle mère se pencha sur son berceau, quel père lui donna le premier exemple d'une vie d'honneur et de dévouement, quels éducateurs surent s'emparer de ces richesses pour leur faire produire tous leurs fruits.

Il y avait alors à Bains un maître éducateur dont on a gardé le souvenir : le cher Frère Mathias. Le Père Pierre en parlait encore avec admiration à la fin de sa vie, il déclarait lui devoir beaucoup de reconnaissance ; à son contact il acquit le

sens de la pédagogie qui fera de lui un éducateur remarquable.

La plupart du temps, il y a un mur épais entre l'état d'âme de la généralité des adultes et celui des enfants. Le Frère Mathias savait lire dans l'âme des petits, il se mettait en quelque sort à leur place pour les mieux comprendre. Il ne tarda pas à remarquer les qualités rares d'esprit et d'application de son jeune élève. Des facultés brillantes, quelques-unes même prodigieuses, commençaient à s'affirmer et signalaient déjà l'enfant à l'attention publique.

Un jeune vicaire aimable et distingué, l'abbé Pichot venait d'arriver à Bains. Il était de ceux qui attirent les enfants et qui savent s'en faire aimer. D'ailleurs, le presbytère de Bains n'était pas une maison close et rebarbative ; les enfants, plus encore que les grandes personnes y étaient affectueusement accueillis. Les éducateurs en ont fait depuis longtemps la remarque : parmi les enfants, ce sont toujours les meilleurs qui cherchent à s'approcher du

prêtre. Ceux dont la famille est douteuse ou dont l'esprit est mauvais, s'écartent d'eux-mêmes. L'abbé Pichot se garda bien de négliger ces petits familiers qui venaient autour de lui, il s'ingénia plutôt pour leur être agréable. Pierre se distinguant par sa piété, l'abbé le crut apte à recevoir la vocation sacerdotale et offrit de lui donner des leçons de latin. Il devinait les désirs de l'enfant qui se montra tout disposé à obéir à sa direction.

Malheureusement, après quelques mois d'étude, l'abbé Pichot mourait, emporté par la fièvre typhoïde. Le chagrin de Pierre, renfermé dans son cœur comme le voulait son tempérament, fut grand. Il aimait ce prêtre, qui lui avait fait du bien et lui avait montré de loin le saint Autel. On le voyait rester silencieux et travailler seul, ne communiquant à personne les sentiments qui l'animaient. Tel est l'enfant, tel sera l'homme plus tard, il gardera ses peines pour lui seul et ce sera une des grandes causes de ses souffrances.

Sur la paroisse de Bains, à deux milles du bourg, les Eudistes avaient établi leur grand séminaire à l'ancien manoir de la Roche-du-Theil. L'un des Pères se rendit un jour chez Madame Dagnaud et lui demanda si elle consentirait à lui confier Pierre. L'offre était trop providentielle pour ne pas être acceptée.

Pendant près d'un an, on vit Pierre prendre chaque matin le chemin de la Roche-du-Theil où quelques séminaristes lui donnaient des leçons. Il y passait toute la journée, déjeunant le midi, dans la compagnie de la vieille et excellente mère Julie, dont la présence sympathique exerçait une si heureuse influence sur tous les étrangers qui venaient assez nombreux.

Cependant de grands projets s'élabo-
raient à la Roche, le Père Dauphin en
était l'inspirateur. On parlait d'établir une
école apostolique et, l'année suivante, le
projet était réalisé. Un petit groupe de
cinq ou six enfants prit place dans une
partie du séminaire ; le cours classique

était organisé. Ce fut le commencement du juvénat.

Nous n'avons malheureusement pas de détails sur les années que Pierre passa dans cette maison ; nous savons seulement qu'il se montra passionné pour toutes sortes d'études. Il était doué d'une mémoire prodigieuse qui lui rendait tout facile : la musique, l'art le passionnaient autant que les auteurs classiques. Tous ces goûts expliquent le sens artistique très fin dont il fit preuve plus tard dans ses différentes entreprises.

Il entra à la Probation au mois de septembre 1875 ; il y avait pour compagnons les Pères Louis Le Doré, Béret, Charier et de Launaye et pour directeur le Père Dauphin. Cette année de récollection et de vie intérieure se passa à étudier la vie eudistique et à en pratiquer les vertus ; il développa ces habitudes de piété et de régularité parfaite qu'il garda jusqu'à sa mort et qui firent l'édification de tous ceux qui vécurent dans son entourage.

Il est d'usage dans les noviciats de se livrer quelques heures par jour au travail manuel ; il fut occupé à l'imprimerie. Plus tard il fut chargé de la serre très riche en fleurs : de là peut-être, son goût pour la botanique qu'il cultivait pendant ses promenades.

Son année de probation terminée, il commença l'étude de la philosophie ; il eut comme professeur le Père Bioche chargé du cours dans la matinée. Durant l'après-midi les étudiants entendaient des conférences que faisait le Père Regnault.

Comme le Père Dagnaud avait beaucoup de disposition et de goût pour les mathématiques il lui arrivait paraît-il, de ne pas toujours être attentif aux leçons de philosophie et de travailler pendant les explications du professeur à la solution de certains problèmes d'algèbre.

Il réussissait d'ailleurs parfaitement dans ses études de philosophie et il en fut de même en théologie. La vivacité de son imagination brillait surtout dans l'explication d'un verset de la Ste Écriture que

l'un des étudiants fait généralement chaque soir à la fin de la récréation ; sa mémoire et son intelligence, dans les leçons d'histoire de Droit-canon et de théologie qu'il récitait mot à mot.

Très estimé de ses professeurs à cause de ses talents, il paraissait, dit-on, un peu prétentieux avec ses confrères, mais ses rapports étaient toujours charitables.

D'un tempérament très personnel, il ne s'inclinait pas facilement devant les idées des autres, immédiatement il imposait les siennes qu'il justifiait de son mieux. En fait il n'a guère subi d'influence au séminaire, il a suivi la pente de ses goûts qu'au surplus légitimaient ses succès.

Ses études théologiques terminées il fut envoyé au collège Saint-Martin de Rennes et de là au collège Saint-Sauveur de Redon : c'est alors qu'il fut ordonné prêtre, le 4 mars 1882. Peu après il quitta Redon pour Besançon, où il passa une année, l'année 1883 si nous sommes bien renseignés. Son passage rapide en cette ville n'en a pas moins laissé un souvenir que ses élèves

d'alors gardent encore vivant après cinquante ans.

Ce qui est significatif, c'est qu'en dehors de ses occupations de professeur il suivait à la Faculté les cours de mathématiques et de sciences naturelles en vue de deux licences qu'il poursuivait. Il assistait aux cours du savant Moquin-Taudon dont la réputation dans le domaine des sciences naturelles était grande. Le Père Pierre a gardé un grand souvenir de ces fréquentations et quand il fut en résidence au Canada, Besançon le revoyait à chacun de ses voyages en France.

CHAPITRE II

AU COLLEGE SAINT-SAUVEUR DE REDON (1884-1899)

Après avoir travaillé un an au collège St-François-Xavier de Besançon, le Père Dagnaud revint à l'Institution Saint-Sauveur de Redon, où il devait passer de longues années et exercer une grande influence.

L'Institution Saint-Sauveur une des maisons les plus chères aux Eudistes, parce qu'elle est remplie de souvenirs, fut établie en 1839 dans une ancienne abbaye de Bénédictins bâtie par le cardinal de Richelieu. « La religion étant la base de l'éducation, disait le programme de fondation on s'efforcera dans le nouvel établissement de donner aux élèves une connaissance profonde des dogmes qu'elle enseigne et de les former à l'amour et à la pratique des devoirs qu'elle impose ; pour détourner les enfants du vice et les porter à la vertu,

on emploiera de préférence les moyens de douceur et d'émulation. La vigilance des maîtres s'étendra à tous les lieux et à tous les instants et ce sera moins en punissant les fautes, qu'en les prévenant, que l'on fera régner dans la maison l'ordre et la régularité. »

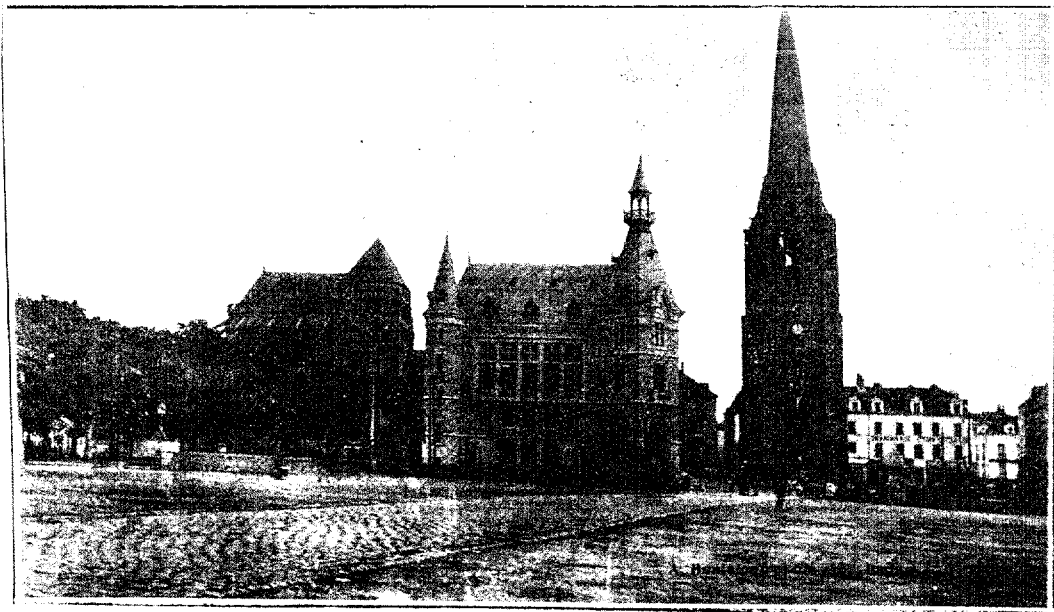
L'Institution eut pour premier supérieur le Père Gaudaire. C'était un breton d'origine et de caractère : il avait reçu dans sa famille une éducation tout à fait chrétienne ; durant ses études il avait eu une conduite exemplaire. On avait remarqué surtout sa régularité et sa piété. Le personnel de Saint-Sauveur étant peu nombreux, lui-même faisait une classe. C'était un professeur remarquable, ses explications très judicieuses captivaient ses élèves et l'on dit que quand ils entraient en classe, ils devaient l'avertir s'ils ne savaient pas leurs leçons et lui expliquer pour quel motif. L'histoire ajoute qu'il ne punissait jamais mais qu'il se faisait obéir rien que par son ascendant moral et son regard impératif.

Le Père Gaudaire tenait par dessus tout à l'esprit religieux de son établissement. La récitation publique du chapelet se faisait chaque jour, et il se chargeait lui-même de la lecture spirituelle. Il maintenait énergiquement la discipline, ne transigeait jamais et inculquait aux élèves le respect de l'autorité. Il a laissé à Redon un souvenir impérissable et l'esprit qu'il a donné à son collège est resté. Maintenant comme autrefois, on y trouve, avec la piété et le goût de l'étude, la meilleure politesse française et le sentiment bien développé de l'honneur. C'est dans ce collège que le Père Dagnaud a travaillé pendant dix-huit ans.

Quand il revint à Saint-Sauveur, l'Institution avait pour supérieur le Père Gahier. — Les Pères Massiot, Sahannat, Alliaume, Léon faisaient leurs débuts comme professeurs. Le Père Gahier étant mort subitement, avant d'avoir achevé le terme de son supérieurat, le Père Pihéry prit la direction de la maison, mais il n'y resta que deux ans et fut remplacé par le Père Léon, qui

n'avait alors que trente-trois ans. Le Père Léon devait lancer le collège, dont il était ancien élève, dans une ère de prospérité. Étant simple professeur, il avait déjà obtenu du supérieur, le Père Gahier, l'autorisation nécessaire pour fonder des académies littéraires et organiser une fête des jeux. Le Père Dagnaud fut le bras droit du Père Léon ; il exerçait sur les élèves une influence prépondérante. Grâce à lui et à d'autres comme les Pères Chevrel, Massiot, Michel la piété se développait, l'émulation scolaire augmentait, les jeux plus variés, devenaient aussi plus animés. La fête annuelle des jeux et les séances académiques attiraient un très grand nombre de redonnais.

« Le Père Léon était à la fois, dit l'historien du collège, traditionnel et novateur. Ami de la règle, mais ennemi de la routine, il devait élargir la voie où marchait l'Institution. Ni les innovations pratiques, ni les améliorations morales, administratives, matérielles, ni les nouvelles méthodes d'enseignement ni les progrès scientifiques ne pouvaient l'étonner ou l'intimider un ins-



REDON — L'Église, l'Hôtel-de-Ville, la Tour.

tant. Il les recherchait au contraire afin d'en profiter et d'obtenir de plus grands résultats à tous les points de vue. » Le Père Dagnaud était précisément l'homme pour l'aider en tout cela. Il remplit surtout trois fonctions : professeur de sciences, directeur spirituel de la division des Grands, préfet de discipline.

On peut dire qu'il enseigna les sciences de 1880 à 1899, car même quand il ne fut pas chargé du cours (il exerçait alors les fonctions de préfet) il fit encore passer des examens. Il s'était préparé à ce professorat difficile, par un cours de mathématiques spéciales qu'il avait fait sans maître. L'algèbre l'attirait et l'on possède encore les cahiers parfaitement tenus, où il avait résolu lui-même la plupart des problèmes du cours d'algèbre « Bertrand ». Aussi fut-il un professeur de très haute valeur ; il faisait passer dans son enseignement la précision, la clarté de son esprit. Généralement, dans les collèges classiques, les mathématiques ne sont guère en honneur parmi les élèves, et en ce temps-là elles

l'étaient peut-être encore moins que maintenant. Ceux qui n'avaient pas de dispositions pour ces sortes d'études les dédaignaient et laissaient aux esprits mieux doués tous les succès. Beaucoup de professeurs, découragés par cette espèce de mépris, se contentaient de s'occuper des meilleurs, de ceux qui voulaient travailler.

Le Père Dagnaud s'occupait de tous ses élèves et obtenait du travail de tous. Il s'en tenait il est vrai, à quelques théorèmes essentiels pour la géométrie, mais personne ne pouvait se désintéresser complètement de la classe ; il avait d'ailleurs de la discipline et faisait la guerre à la paresse. La connaissance de l'algèbre qu'on exigeait alors pour le baccalauréat était assez peu étendue. Afin de faciliter l'étude de cette science à ses élèves, il composa pour eux un « précis d'algèbre à l'usage des classes de lettres ». Ce n'était qu'un précis, mais très clair où les élèves même médiocres pouvaient trouver l'essentiel des connaissances requises pour le baccalauréat de rhétorique, c'est-à-dire les quatre règles,

la solution des équations du premier degré et des cas les plus élémentaires de celles du second avec quelques solutions des problèmes les plus simples. On ne tarda pas à adopter ce précis dans les collèges de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne.

Bientôt, ses supérieurs confièrent au Père Dagnaud, le cours d'Histoire naturelle dans la classe de philosophie. Cet enseignement fut son grand succès. La botanique devint pour lui une passion et, qu'il a connu professeur, se le rappelle portant en sautoir la longue boîte verte du botaniste et partant joyeux à la campagne pour herboriser dans les champs. A la fin de sa vie il aimait encore les fleurs champêtres, les simples créées par Dieu. Il nommait avec une sorte de mépris la « Rose Pompon », œuvre des hommes, lourde, vulgaire et vantait la beauté de l'églantine sauvage. Curé du St-Cœur de Marie à Québec, il aimait à parcourir le magnifique parc national sur les plaines d'Abraham ; s'approchait d'un parterre, cueillait une fleur et à brûle-

pourpoint demandait à l'un de ses compagnons : « Voyons, comment appelez-vous cette fleur ? » et quand on lui répondait de travers : « Ignorant », disait-il, comme s'il avait parlé à l'un de ses élèves d'autrefois. Lisez cette page qu'il écrivit dans son bulletin paroissial : Il décrit avec la richesse d'expressions d'un littérateur, l'imagination d'un poète, la science d'un botaniste une visite d'exposition de fleurs qu'il avait faite à l'Hôtel Windsor de Montréal :

« J'étais à Montréal à l'époque de l'Exposition de fleurs tenue au Windsor, en novembre dernier. L'occasion de revoir de vieilles amies et de nouer de nouvelles connaissances était trop bonne pour la manquer.

Au dehors, en face de l'hôtel, des arbustes plantés le long du trottoir attiraient l'attention des passants et éveillaient leur curiosité. Quand j'entrai dans l'hôtel le public était peu nombreux et me laissait le champ libre pour regarder, méditer et jouir. Du vestibule, je pénètre dans un corridor transformé en allée bordée de

plates bandes de fleurs. Ma première rencontre est le cyclamen que j'ai vu pour la première fois dans les bosquets du Vatican. La culture l'a singulièrement développé et nuancé. Sa couleur va du blanc au rouge sombre, prenant toutes les teintes intermédiaires ; sa corolle s'est élargie et l'on peut suivre sur place les étapes de ce développement. Des fougères presque naines coupent les carrés de cyclamens et relèvent par leur vert tendre le rouge de leurs voisines. Des pommiers d'amour chargés de baies rouges et des bégonias couverts de fleurs simples et légèrement colorées font le vis-à-vis des cyclamens. Les visiteurs s'y arrêtent peu, il faudrait se courber pour bien voir cette multitude d'étoiles perdues dans la fougère, et on passe près d'elles sans les regarder. C'est un tort. Les organisateurs de l'exposition en gens entendus présentent d'abord ces parterres de fleurs sans prétention, très gracieuses dans le naturel de leur forme et les nuances de leur couleur, comme une agréable vision que l'œil conservera pour apprécier les

somptuosités apparentes qui s'étalent à côté.

Je prends la porte qui ouvre à droite au fond du corridor et je pénètre dans une large salle toute constellée de fleurs et embaumée de parfums. J'en suis tout ébloui. — Un champ de roses bordé de parterres ; une reine entourée de sa cour. — La cour vaut la peine d'être examinée et contemplée. Tout près de la porte, adossée à une colonne, une petite table couverte de pots de fleurs qui me clouent devant eux. Un nuage de grandes corolles si légères qu'on les dirait de crystal. Je reconnais une orchidée. Je demande son nom à un employé qui passe près de moi. — Des *Cattleya*. — C'est un nom qui trotte dans ma mémoire depuis la lecture de *L'Orchidée Ouragan* de René Bazin. J'éprouve une joie d'enfant à regarder ces pétales si également et si richement nuancées et à songer au *Cattleya* de l'amateur parisien réduit en bouillie par un ouragan et se survivant dans un *Lœlia* pourpre cerise sorti de sa poussière. Si j'avais un siège, je m'arrê-

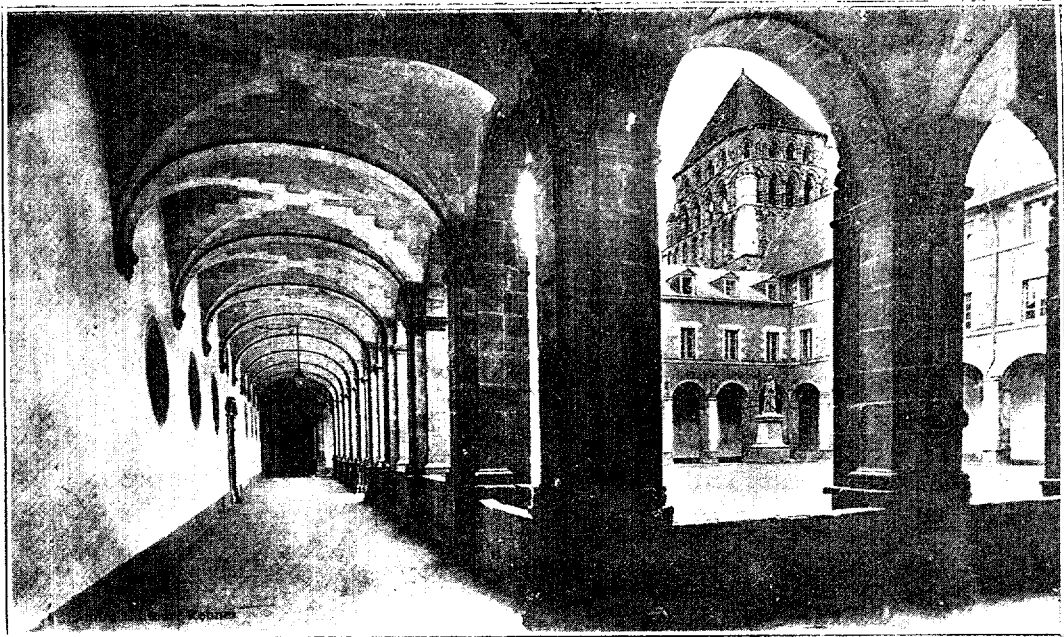
terais à examiner en détail chacune de ces fleurs. Mes yeux et mon esprit en sont émerveillés. Pour ménager la transition, sur une table voisine un *Cattleya* est entouré d'autres orchidées moins riches, mais plus originales de forme. L'une me rappelle le sabot de Bretagne dit « gîte de lièvres ». La couleur verdâtre donne plus de relief au mauve du *Cattleya* qui la domine.

Il a fallu le champ de roses qui occupe le milieu de la salle pour diminuer sans l'effacer, la vision de mes chères orchidées. Et pourtant quelles roses ! Toutes drapées d'un manteau de velours rouge. Les visiteurs sont en extase devant cette brillante constellation d'étoiles. Les enfants regrettent la barrière qui défend ces reines dont ils voudraient s'approcher. Mamman n'y peut rien et il faut se contenter de la couleur et du parfum. Ne m'en voulez pas si la corolle de ces roses ne me satisfait qu'à moitié. Regardez de plus près et vous verrez comment les pétales intérieurs sont chiffonnés et malvenus. Ce sont de nou-

veaux riches qui ont quitté leur condition première ; la couleur s'y trouve et trompe la masse, la forme est absente et l'observateur en est froissé. Les parterres qui entourent les roses sont plantés de toutes sortes de fleurs. Ils n'ont pas la faveur du public qui se pâme devant les roses et épuise en leur honneur, les expressions admiratives.

Je lui en veux de se laisser prendre à l'éclat du vêtement de la rose. Ces fleurs des parterres sont moins voyantes, mais leur forme régulière et gracieuse a autrement de charme pour le regard et pour l'esprit.

Je traverse le corridor des cyclamens et je pénètre dans une salle aussi spacieuse que la salle des Roses. C'est le domaine des Chrysanthèmes. Il y en a au centre, sur les côtés, aux extrémités ; il y en a de gros, de moyens, et de petits ; il y en a de jaunes, de blancs, de crèmes, et de rouges ; il y en a de simples, de demi-doubles, de trois-quart doubles et de tout-à-fait doubles. Mes yeux papillottent et je fixe un instant les murs pour leur rendre leur acuité vi-



Institution St-Sauveur — Cloître Richelieu, XVII siècle — Au fond, Tour Romane de l'église.

suelle. Tout le milieu est pris par les variétés les plus volumineuses. Elles dépassent trop la mesure pour être belles. Voyons, messieurs les horticulteurs, vous ne croyez pas que la masse est un élément indispensable de la beauté.

En tout, et plus encore dans le monde si délicat des fleurs, il faut une limite qu'on ne doit pas franchir. Augmentez le coloris, donnez lui des reflets nouveaux, repassez les parties chiffonnées du centre, trouvez des parfums inconnus, mais respectez la loi des proportions. Ces grosses têtes ébouriffées ne sont pas belles, parce qu'elles n'ont pour elles que le volume et la couleur. Vous avez chassé l'art, hâtez-vous de le ramener.

J'ai éprouvé une vraie joie à regarder les espèces disposées en montagne conique le long des murs de la salle. En bas de la montagne, les exposants ont placé les espèces les plus simples. Tant mieux, cela m'évite de monter jusqu'au sommet occupé par les grosses têtes insolemment épanouies. Ces petits Chrysanthèmes sont

charmants dans leur robe si fraîche et de coupe si soignée. Ils ont résisté au déclassement et se sont perfectionnés dans leur milieu. Je les fixe longuement et regrette qu'ils ne puissent comprendre le plaisir qu'ils me causent.

Je quitte à regret ces amies aux regards si doux, à épanchements si discrets, à fidélité si sûre. Je les ai trouvées telles que j'avais vu leurs sœurs dans d'autres pays, accueillantes, gracieuses, simples et reposantes.

Les petites gens comme moi devraient bien s'assurer des amies si fidèles et si bienveillantes. Je leur en signale une que l'on appelle familièrement la fleur du pauvre. C'est je crois la balsamine de Chine ou du Japon, à fleurs rouges. Elle s'épanouit toute l'année, pousse sans grands soins et a un port très agréable et très décoratif. Vous savez mes préférences, je vous laisse le choix entre les bégonias — ils sont légions — les primevères toujours joyeusement ouvertes, les géraniums si accommodants aux pauvres, et les fougères cachées dans l'ombre

des appartements où elles remplacent les palmiers.

Louis Veuillot nous raconte que son père ouvrier tonnelier trouva sa femme derrière un rideau de fleurs. La jeune fille chantait près de la fenêtre ouverte de sa chambre, à demi cachée par des pots de fleurs, et sa voix adoucie par le feuillage fut la première note d'amour qu'elle envoya à son futur mari. Jeunes filles, cultivez les fleurs mais ne rêvez pas au Cattleya. C'est une trop grande dame pour vous. Si vous la rencontrez un jour dans sa superbe parure mauve, regardez-la, mais n'enviez pas son sort. Le public lui préfère les grosses têtes jaunes échevelées du Chrysanthème. Pauvre Cattleya ! pauvre public ! »

Voulant faciliter l'étude de la botanique à ses élèves, il écrivit pour eux un « cours de botanique à l'usage des candidats au baccalauréat ». Ce n'était pas seulement un précis, mais un véritable cours, incomplet, il est vrai, mais qui répondait parfaitement aux questions d'examen. Il avait choisi la maison « Firmin-Didot » pour l'éditer, car

disait-il, c'était la meilleure maison d'édition pour l'exactitude des dessins et la clarté des caractères d'imprimerie. Son cours avec ses schémas nombreux aux lignes sobres mais nettes était un excellent aide-mémoire pour les candidats au baccalauréat. Le programme comportait encore l'étude élémentaire du corps chez les animaux et chez l'homme. « Ici, nous écrit un de ses anciens élèves, le Père Dagnaud passait très vite et je crois que son amour de la pureté, j'allais dire la peur scrupuleuse de parler de certains sujets physiologiques, y était pour quelque chose. Il semblait dire et croire que cette étude n'était pas faite pour des jeunes gens de dix-sept ans à l'imagination vive. Il passait donc rapidement et revenait sans cesse à l'étude des fleurs qui cadrerait mieux avec son caractère. Il me souvient de certaines questions curieuses qu'il arrêtaient net sur les lèvres de ses élèves. »

Tel fut le Père Dagnaud professeur de sciences, ami de l'exactitude et de la précision, qualités essentielles aux mathéma-

ticiens ; poète et ami de la beauté, l'étude des fleurs était pour lui un plaisir : véritable éducateur, il s'occupait de tous ses élèves et non pas seulement de l'élite.

Tout en enseignant les sciences, il s'occupait de la direction spirituelle de la division des Grands. Au collège de Redon il y avait en effet, et c'est toujours ainsi, un directeur spirituel pour chaque division d'élèves chez les externes et chez les internes. Ce directeur qui n'était pas chargé de la discipline, devait voir cependant à quantité de choses. C'est ainsi qu'il s'occupait beaucoup des jeux pour sauvegarder la moralité des élèves ; il allait souvent sur la cour de récréation jouant avec les élèves pour les mieux connaître pendant que deux autres s'occupaient de la surveillance. Il faisait aussi la lecture spirituelle à la fin de la grande étude du soir, formait les consciences en donnant à chacun les conseils nécessaires.

Il exerçait encore son influence par la congrégation de la division qu'il dirigeait. « Dieu seul sait, écrit le Père Léon, com-

bien ces collaborateurs dont plusieurs furent des hommes éminents et qui furent tous d'un zèle incomparable, m'ont rendu service et élevé le collège à un niveau extraordinaire sous le triple rapport de la piété, de la générosité et du bon esprit joyeux. »

Le Père Dagnaud tenait beaucoup aux jeux qu'il voulait très animés. Les enfants en ont besoin ; leur santé les réclame et c'est tout autant nécessaire pour la vigueur de leur esprit. On exige beaucoup de la part des élèves, ils doivent pouvoir se délasser. Le Père le savait d'ailleurs, c'est en récréation que se tiennent les mauvaises conversations, que se forment les mauvaises amitiés, ce qui n'arrive pas quand les jeux sont bien organisés.

Il tenait davantage encore à la piété et voulait inspirer à tous une piété sincère. Beaucoup de ceux qui ont examiné de près nos écoles catholiques, prétendent que l'on s'y occupe plus de religion cultuelle que de religion formelle. Malgré une grande bonne volonté on s'applique souvent plus à donner aux enfants des pratiques dévo-

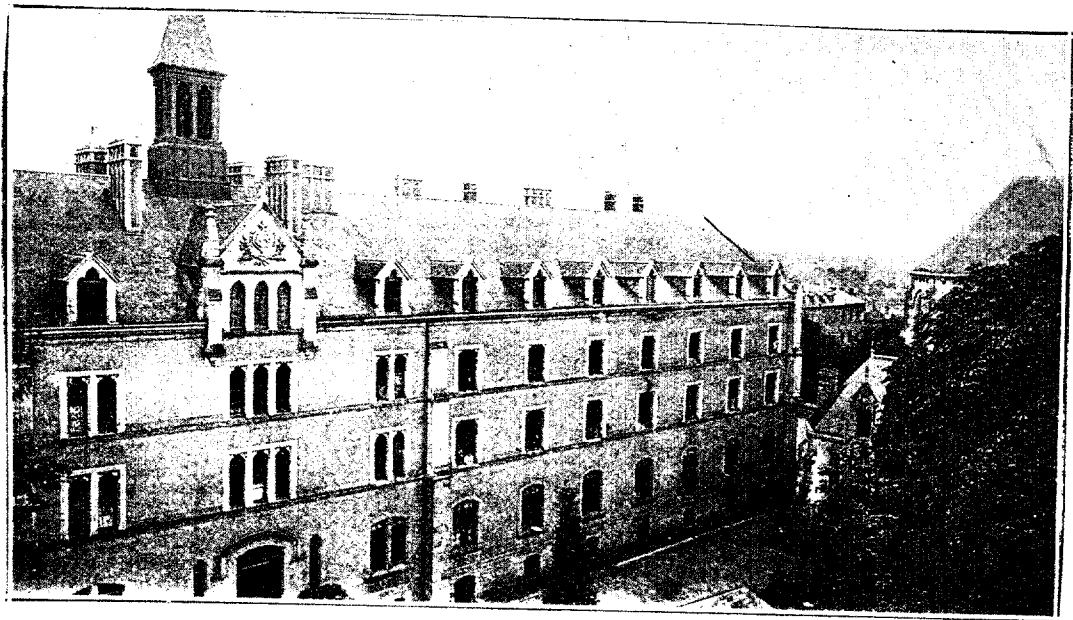
tieuses, qu'à faire pénétrer en eux le véritable esprit chrétien. Pour lui, il ne faisait pas consister la piété dans ces pratiques qui ne sont que des moyens d'arriver au but. D'accord en cela, avec le Père Léon, il ne voulait pas des exercices de piété trop multipliés ; de plus il les voulait courts et intéressants. Ses lectures spirituelles étaient toujours préparées avec un grand soin : il considérait cet exercice comme l'un des plus importants de la journée. Ce n'était jamais une lecture, mais un entretien d'un quart d'heure, dont il se servait pour donner aux enfants des avis sur leurs défauts, sur les vertus de leur âge, sur la pratique de la vie chrétienne. Tous l'écoutaient, car il savait vraiment leur dire quelque chose.

Il confessait un certain nombre d'élèves, sa direction était ferme et éclairée. Nous pouvons en avoir une idée par un petit livre qu'il publia plus tard et qu'il intitula *A la jeunesse fidèle* ou *Pratique de la communion*. Ce qu'il cultive dans les âmes, c'est le bon sens de la piété ; il insiste sur

la formation des bonnes habitudes, il ne veut pas que ces habitudes deviennent de la routine et il demande qu'elles soient réfléchies.

Dans ce petit livre, il traite surtout de la confession et de la communion. Il recommande aux jeunes des confessions régulières et bien préparées et insiste sur le choix du confesseur. Le pénitent s'efforcera de connaître son état d'âme, il notera avec soin le nombre des fautes de chaque jour ou de chaque semaine, se demandera s'il a pris les précautions que lui avait indiquées son confesseur pour éviter un péché : rompre avec tel camarade, ne plus retourner à tel endroit. Il se posera cette question fort importante : Combien suis-je resté de jours après ma dernière confession sans tomber dans le péché. Il procédera dans l'affaire de son éternité comme le médecin le fait, avec le malade qui se confie à ses soins.

Pour la communion, le Père Dagnaud veut une préparation intelligente et active. Afin de rompre avec la monotonie, la



RENNES — Collège Saint-Martin.

routine et l'inertie, il propose des actes de préparation et d'action de grâce pour différents jours avec des intentions spéciales.

On fera la communion du dimanche en union avec son saint Patron, et l'on se proposera d'obtenir la garde de sa foi et de ses pratiques religieuses.

La communion des jours ordinaires se fera en union avec saint Joseph ; on demandera le courage d'accomplir ses devoirs d'état, de vivre dans le travail et l'obéissance. Les jours de congé, on communiera en union avec saint Louis de Gonzague et l'on se proposera de veiller sur ses oreilles, sa langue, ses yeux, l'expérience ayant montré que les promenades sont souvent la pierre d'achoppement des meilleures résolutions.

Voici encore la communion réparatrice en union avec saint Tharcisius, martyr de l'Eucharistie, la communion en union avec la Sainte-Vierge pour obtenir la grâce de connaître sa vocation et le courage de la suivre, la communion en union avec son

Ange Gardien pour obtenir la grâce de combattre le respect humain.

La piété qu'il prêchait, était une piété raisonnable, il la voulait intelligente, c'est-à-dire, reposant sur les principes et allant droit à son but : Dieu qu'il faut atteindre par les intermédiaires que nous indique l'Église. Il ne supportait pas ces dévotions superstitieuses que l'on trouve parfois chez certains élèves, telle la neuvaine faite par des paresseux pour obtenir malgré tout, la faveur de passer de bons examens.

Pendant plusieurs années il fut préfet de discipline. Beaucoup de maîtres s'imaginent que pour obtenir l'ordre dans un collège, il faut intimider les élèves et que l'obéissance stricte ne s'obtient qu'en faisant régner une sorte de terreur. Très psychologue, le Père Dagnaud savait qu'en réalité aucun ordre, aucune discipline véritable ne peut être imposée du dehors. Sans un accord intérieur, sans le consentement de celui qui se subordonne, il n'y a que l'apparence de l'ordre. Celui qui obéit doit

pouvoir s'identifier intérieurement avec la règle qu'on lui impose.

Sans abandonner le principe d'une discipline ferme, avec tout ce qu'il contient de force dont l'éducation ne saurait se passer, il s'efforçait cependant de supprimer toute opposition entre la dignité personnelle et l'obéissance.

Une discipline toute mécanique qui par des menaces, des punitions, des appels adressés à l'ambition obtiendrait un ordre irréprochable pour la conduite et le travail, n'en serait pas moins sans aucune valeur pour l'avenir. Plus tard en effet, les maîtres, les heures d'arrêt, les mauvaises notes ne seront plus là ; ce sera la liberté, mais le sérieux des responsabilités qu'elle entraîne, la maîtrise de soi qu'elle exige, demeureront incompris parce que l'on n'aura jamais parlé à l'enfant dans la langue de la liberté. C'est dans ce sens que parlait M^{gr} Dupanloup quand il disait : « Dans l'éducation ce que le maître fait est peu de chose, ce qui importe, c'est ce que l'élève fait et ce qu'il

fait librement sous la direction de ses maîtres. »

Le Père Dagnaud faisait donc appel à la conscience, il voulait faire une grande place à l'apprentissage des responsabilités personnelles. Il entendait préparer des hommes, non pas de ces hommes qui se règlent en tout d'après les autres, qui imitent tout ce qu'ils voient faire, même lorsqu'une voix intérieure leur murmure que c'est contre l'ordre, mais de ces hommes qui ont le courage de leurs convictions jusqu'au bout et qui n'ont pas peur des interprétations qu'on peut donner à leur manière personnelle d'agir.

Il nous semble avoir compris l'enfant, chose plutôt rare, même chez les maîtres habiles, parce qu'elle est très difficile. Il se rendait compte que dans un collège les élèves n'ont pas tous le même caractère, les mêmes goûts, les mêmes tendances, et que du reste plus tard, ils n'auront pas le même genre de vie. Il ne commettait pas la faute de vouloir imposer à tous la même méthode : il savait s'adapter. Chaque

individu a besoin d'être remarqué. En éducation surtout, il faut tenir compte de lui : le respecter dans ce qui fait de lui une personnalité qu'aucune autre ne saurait remplacer. Obliger les élèves à se conformer au droit commun et à la discipline, rien de plus juste, le Père Dagnaud le pensait, mais il pensait aussi qu'on ne doit pas négliger ce qu'il y a de spécial dans chacun, qu'il ne faut pas éteindre dans l'enfant, ce qui fait sa raison d'être.

Il était parfois mordant dans ses observations, cela déplaisait et lui faisait tort. Malgré tout on l'écoutait, car il prenait les enfants, même les plus jeunes, au sérieux, chose encore rare. Ce que nous contrarions le plus souvent, en effet, dans l'enfant, c'est son sérieux. Il est entendu que ce qui le concerne est insignifiant ; nous nous trouvons sérieux, nos affaires sont les grandes affaires, celles des enfants ne sont que des jeux. Nous nous trompons ; dans un sens très vrai personne n'est plus sérieux que l'enfant. Le Père Dagnaud qui était d'un tempérament moqueur

n'a jamais ri de ces yeux d'enfants ouverts, francs, attentifs, qui vous fixent et disent qu'ils croient, qu'ils ont confiance.

Dans l'exercice de la discipline, il savait fermer les yeux à propos et ne pas tout voir ; il avait raison. L'homme qui serait doué d'une acuité auditive telle qu'il pût entendre les moindres sons qui se produisent autour de lui serait malheureux, son système nerveux ne suffirait pas au travail. Heureusement notre organe de l'ouïe est un instrument de sélection, et il ne recueille qu'un petit nombre des sons qui se produisent. Le préfet de discipline qui verrait et entendrait tout serait à plaindre, il y perdrait le calme et la liberté d'esprit. C'était l'avis du Père Dagnaud, plus tard devenu supérieur ou curé, il répondra à ceux qui voudraient trop le renseigner sur des choses peu importantes et ennuyeuses : « Vous me rendez mauvais service, gardez cela pour vous. »

Obligé de punir, il tâchait d'exercer la correction avec jugement, de la proportionner à la faute. Aux fautes graves les

punitions graves, aux fautes légères les punitions légères ; si des circonstances accidentelles diminuaient ou augmentaient la faute, il augmentait ou diminuait proportionnellement la punition. Il voulait que les enfants fussent bien convaincus qu'on agissait toujours par justice. Il demandait aux surveillants d'éviter avec grand soin de réprimander un enfant injustement ; ne fut-ce que d'une parole ou d'un regard.

Aux maîtres, il demandait davantage encore de donner l'exemple car disait-il, les élèves remarquent tout et imitent de préférence ceux qu'ils estiment le plus. Le zèle de la perfection des autres qui ne suppose pas un zèle sincère de se perfectionner soi-même est un zèle peu sensé ; sans autorité du côté de celui qui l'exerce et sans effet de la part de ceux envers qui on l'exerce.

Le Père Dagnaud fut un remarquable éducateur et quand on prévoyait le départ du Père Léon comme possible, on songeait à lui pour le remplacer, mais il reçut l'ordre de partir pour le Canada.

CHAPITRE III

A LA POINTE DE L'ÉGLISE EN NOUVELLE-ÉCOSSE 1899-1908

Les Eudistes étaient établis au Canada depuis 1890. Quand le Père Dagnaud y fut envoyé, la Congrégation n'avait encore en ce pays que trois établissements : Le collège Ste-Anne à la Pointe de l'église et un grand séminaire à Halifax, en Nouvelle Écosse, un collège à Caraquet, dans le Nouveau-Brunswick. La divine Providence les avait envoyés au milieu des Acadiens, pour aider ce peuple à conserver sa langue, sa foi et ses traditions. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de ces fondations qui demandèrent de nombreux sacrifices. Les Eudistes du Canada devront souvent relire la vie des premiers Pères qui vinrent sur la terre de la Nouvelle France et s'inspirer de leurs vertus. C'est à ces prêtres tout dévoués, que la Congrégation de Saint-Jean-

Eudes doit cette nouvelle province qui semble annoncer un si bel avenir.

Le Père Dagnaud arriva à la Pointe de l'église en août 1899 comme supérieur du collège Ste-Anne et comme vicaire provincial pour le Canada. Il succédait au Père Blanche, qui étant arrivé au terme de son supérieurat, était rappelé en France.

La succession était difficile. Le Père Blanche, fondateur du collège, était en vénération parmi les Acadiens de la Baie Ste-Marie. Il leur avait donné tant de preuves de dévouement, il avait déployé une si grande énergie dans la fondation de ce collège que tout le monde l'estimait, l'admirait et l'aimait. D'ailleurs sa haute taille, son maintien toujours très digne comme celui d'un parfait gentilhomme, ses grandes vertus en imposaient à tous. Il jouissait d'un grand prestige et du respect universel.

De plus un incendie avait détruit le collège de fond en comble au mois de janvier précédent. Avec un courage indomptable le Père Blanche, bien qu'il sût qu'il devait

partir quelques mois plus tard, pensa à entreprendre la reconstruction. « Qu'allons-nous faire ? écrivait-il à son supérieur général. Il n'est pas possible d'abandonner l'œuvre, c'est une épreuve terrible, la croix est lourde, mais j'aime à croire qu'elle est ménagée par la sagesse et l'amour des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Dieu imprime son sceau sur cette œuvre qui lui est chère... »

La reconstruction du collège fut décidée. Les travaux, commencés dès le printemps, furent menés rapidement, mais, quelque diligence qu'on eut apportée, quand le Père Dagnaud arriva au mois d'août, la maison n'était pas terminée, et ennui bien plus grave, la caisse était vide. Les ressources ne viendraient évidemment pas toutes seules. Comment les trouver ? Le nouveau supérieur montra, dans ces circonstances fort difficiles, beaucoup d'esprit d'initiative et de savoir-faire et fit preuve d'un grand zèle. « Le plus bel éloge qu'on puisse faire des débuts de son administration, nous écrit un de ses confrères qui

vivait alors avec lui, c'est de rappeler que deux ans plus tard, le collège actuel était achevé, qu'il n'y avait plus de dettes. C'était certes un vrai tour de force.»

La pauvreté était grande et souvent le Père Dagnaud parlant de ses deux premières années au collège Ste-Anne, les appelait le temps héroïque. L'économie s'imposait et on lui a beaucoup reproché de l'avoir fait pratiquer à ses confrères, dans une trop grande mesure. « Certes, raconte encore un confrère qui a connu ces années, l'ordinaire des repas n'était ni abondant ni varié, les desserts inconnus ; l'économe oubliait de demander à chacun ce dont il avait besoin, mais nous étions en général tous jeunes, de bonne humeur. Nous ne nous plaignions ni de la nourriture, ni même du froid, quand un confrère charitable, se chargeait ou était chargé de faire du bruit dans la fournaise sans y mettre évidemment de charbon, ce qui laissait croire, à ceux qui n'étaient pas initiés, que la maison était chaude. Nous étions si pauvres alors, que vraiment

il faudrait avoir le cœur mal placé pour trouver à redire à cet esprit d'économie. »

Pour épargner les dépenses et gagner un peu, le supérieur avait recours à toutes sortes de moyens : c'est ainsi qu'il se chargeait de prêcher lui-même la retraite annuelle à ses confrères. On n'avait donc point à défrayer un prédicateur, qui serait venu d'une autre maison. De même il prêcha beaucoup au dehors durant ces deux premières années, ce qui lui permettait de trouver des ressources.

La principale fonction du Père à la Pointe de l'église, devait être celle de supérieur du collège. Il pouvait y faire un grand bien, tant pour la direction des études que pour la direction spirituelle. C'était un psychologue, nous l'avons dit ; il avait ce sens de la vue qui pénètre l'âme et qui sait y découvrir le jeu compliqué de toutes les forces, qui émanant de la vie intellectuelle ou de la vie sensitive ou de la vie corporelle, se coudoient, s'entre-croisent, s'entre-choquent à tout instant pêle-mêle. Il avait cette perspicacité qui sait surprendre et démêler

les reflets du dehors et remonter à leur source.

Ce sens s'était développé en lui parce qu'il avait une solide éducation de l'esprit et du cœur. La connaissance qu'il avait des enfants et des jeunes gens lui permettait de donner à tous d'excellents conseils. Il était parfaitement préparé à la direction d'un collège.

De fait il exerça sur la jeunesse une grande influence par les instructions qu'il donnait à la chapelle et par la direction particulière qu'il donnait aux élèves qui s'adressaient à lui ; mais il n'exerça pas toute l'influence qu'il aurait dû exercer. Il ne fut pas au collège Ste-Anne ce qu'il avait été au collège de Redon. Nous allons dire pourquoi.

Il prêcha trop à l'extérieur. Au début c'était utile, nécessaire même peut-être, tant pour faire connaître le collège que pour trouver les ressources indispensables ; évidemment le collège étant terminé et payé, cette manière anormale de faire ne pouvait se prolonger. Mais il avait pris goût au ministère extérieur, il le continua. Il fit

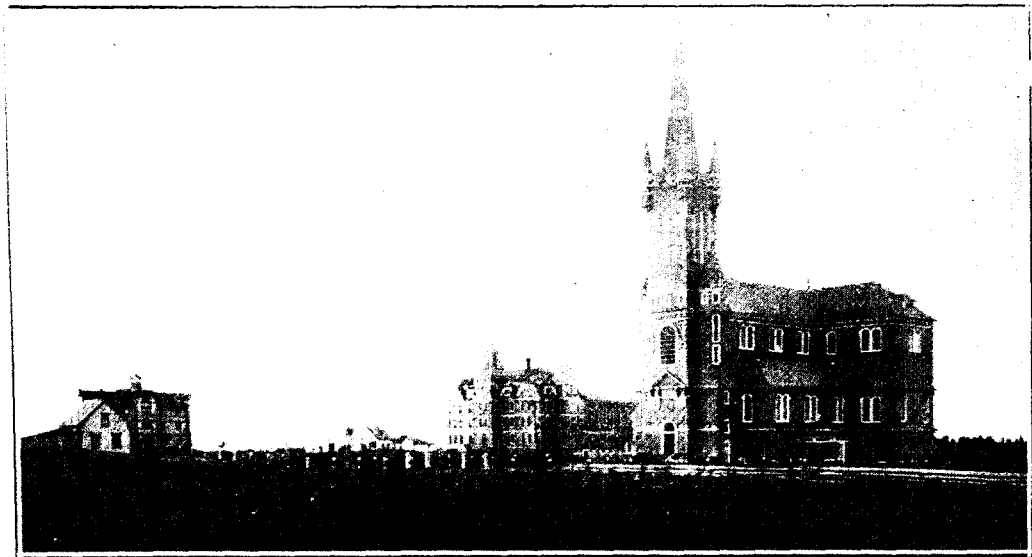
même des absences assez longues, allant prêcher au loin, par exemple aux îles St-Pierre et Miquelon. « J'ai tant couru depuis deux mois, écrit-il à l'un des siens, St-Pierre, Halifax, Yarmouth ! Juif errant de la parole, j'ai fait crier ma cymbale fêlée, à toutes les places où la bienveillance arrête et retient des auditeurs. J'ai passé à St-Pierre dix-huit jours très agréables. » Ces absences, fréquentes et prolongées, furent une première erreur.

Le Père Blanche, tout en étant supérieur du collège, avait conservé la direction des paroisses Ste-Marie et Saulnierville attachées à l'œuvre. Son but en conservant cette charge c'était d'attirer des ressources pour l'achèvement du collège. Tout cela, reconnaissons-le, pouvait s'expliquer au début, mais n'était pas normal. Le Père Dagnaud continua ce système qui n'avait plus sa raison d'être, c'est-à-dire qu'il fut à la fois curé et supérieur du collège, ce fut une seconde erreur. Il en résulta, que durant les dernières années de son supériorat il fut surtout curé, gardant seulement l'ad-

ministration générale du collège et abandonnant le reste aux soins du préfet de discipline et du préfet des études. Le collège n'en souffrit pas trop, grâce au zèle intelligent de ceux qui suppléèrent le supérieur dans la direction détaillée de la maison, mais l'expérience le montre, rien ne vaut l'œil du maître.

Il entreprit la construction de deux églises : l'une aux Concessions, partie éloignée de la paroisse Ste-Marie et qui allait en être détachée, l'autre à Ste-Marie même. L'ancienne église aurait pu durer encore longtemps, mais en réalité elle était devenue insuffisante et le Père rêvait pour Ste-Marie, centre des paroisses acadiennes, une église particulièrement belle. Les paroissiens s'y prêtèrent de bonne grâce et bientôt s'éleva la jolie église actuelle, qui malheureusement est en bois.

Ce travail de construction l'absorbe, il faut trouver de l'argent, surveiller les ouvriers ; surtout il y met toute son âme. Il en parle dans ses lettres : « Notre nouvelle église à la bonne Vierge sera s'il



POINTE DE L'ÉGLISE. Nouvelle-Écosse. — Église paroissiale, Collège Ste-Anne.

plait à Dieu, convenable et digne du nom que porte son aînée : la grande église. La charpente de la nef est à demi posée et, par exception, une tempête souffle depuis hier matin pour éprouver l'ouvrage et lutter contre la hauteur provocatrice de l'édifice. Le vent n'a rien obtenu et devra battre en retraite, *usque ad tempus*...

« Notre basilique est couverte et attendra le printemps pour recevoir de nouveaux vêtements. Elle sera superbe avec sa flèche et ses deux clochetons. Toute la Baie fera écho à ses cloches...

« Tu n'as pas lieu d'être fier de ton oncle », écrit-il à son neveu, « il est devenu charpentier comme son père et a la tête remplie de poutres de toutes dimensions, de planches, de bardeaux, etc... curieux exemple d'atavisme, le fils prend sans le savoir, sans le vouloir, le métier de son père...

« Je t'invite pour la bénédiction solennelle de trois belles cloches françaises. Pourquoi des cloches avant l'église ? mystère ! *Bonum est abscondere secretum regis.*»

Tous ces travaux obligent le supérieur à s'absenter. Il n'oublie pas ses fonctions : à ses confrères, il fait les conférences de règle toujours vivantes et intéressantes, il fait aussi la lecture spirituelle aux élèves, mais il est visible que son cœur est au ministère paroissial et que le collège, en pratique, passe pour lui au second plan. Le travail fait à la paroisse est splendide, le collège va bien et pourtant on regrette quand on songe au bien immense qu'il aurait fait, s'il s'était occupé des élèves avant tout.

Pendant en 1901 les Congrégations religieuses étaient menacées en France de dispersion et de ruine. La loi des associations était à la veille d'être votée. C'est alors que le Père Le Doré, supérieur général, inquiet pour l'avenir, demanda au Père Blanche de retourner en Amérique, de parcourir les diocèses pour y chercher des postes où les Pères trouveraient un asile et du travail. Celui-ci reprit donc le chemin du Canada où il avait tant travaillé et connu tant d'épreuves. Nous n'avons pas

à raconter ici ce voyage dont le résultat fut étonnant : plusieurs diocèses ouvrirent leurs portes à la Congrégation. Parti du Havre au commencement du mois d'août, le Père Blanche était de retour en France à la fin de septembre pour préparer la rentrée du collège de Versailles, où il occupait le poste de préfet de discipline.

Dans le courant de novembre, le Père Général priait encore l'infatigable voyageur de retourner au Canada. La mission qui lui était confiée était fort difficile : il s'agissait de régler définitivement les fondations dont il avait posé les bases. Vers le mois de mai, il était de retour à Paris pour rendre compte de sa mission.

Au mois d'août 1903, il reprenait la route du Canada amenant avec lui un contingent d'Eudistes pour occuper les nouveaux postes acceptés. Dès lors il redevient vicaire provincial : les destinées de la Congrégation en terre canadienne sont entre ses mains.

Le Père Dagnaud resta à la Pointe de l'église jusqu'en 1908. Durant ses neuf années de supériorat, il travailla beaucoup

pour les populations acadiennes et rendit de grands services à leur cause. Le collège Ste-Anne se développa, le nombre des élèves augmenta peu à peu et surtout le collège donna des prêtres nombreux et des hommes de profession, ce qui manquait beaucoup jusque-là aux Acadiens. « Avant la fondation du collège, écrit-il lui-même, le jeune homme ne pouvait guère avoir le désir du sacerdoce ; les facilités apportées à l'éducation, écartent aujourd'hui une des barrières élevées entre l'Acadien et le sacerdoce. Nous comptons déjà une dizaine de nos élèves dans le rang du clergé et une douzaine d'autres complètent, au grand séminaire d'Halifax, les études qui doivent les conduire à la prêtrise. Une terre qui donne de pareilles espérances est sûrement une terre chrétienne et l'avenir, nous aimons à le croire, réalisera les promesses que le présent laisse déjà entrevoir à notre bonne volonté. »

Il travailla à promouvoir l'instruction parmi les Acadiens. En 1902, une commission se réunissait dans ce but à Halifax ;

il y prit part. Il n'était pas question, raconte-t-il, de rechercher si les aptitudes intellectuelles des Acadiens sont inférieures à celles des enfants de races différentes. Pour lui, il constate que l'intelligence des jeunes Acadiens vaut toute autre en vivacité et en étendue, elle se porte aussi bien vers les études abstraites que vers les arts mécaniques, mais il constate aussi que le peuple acadien paraît moins instruit que la population de langue anglaise. D'où vient donc cette infériorité ? ¹

On crut en trouver la cause, dans la méthode d'instruction scolaire. Chez les Acadiens, l'anglais étant réservé pour les relations commerciales, on ne parle que le français dans la famille. L'enfant ne sachant guère que du français se présente ainsi à l'école publique où on le traitera comme s'il connaissait déjà la langue anglaise. Il devra apprendre à lire dans un livre fermé à son intelligence. Le bon sens exige

¹ Il s'agit de la situation en 1902 et non de la situation actuelle. Les progrès depuis sont remarquables. Les Acadiens ont maintenant beaucoup de prêtres, d'homme de professions, d'hommes d'affaires.

donc que l'on parle à l'enfant sa langue maternelle. La commission indiqua le remède en demandant au Conseil de l'Instruction publique « de permettre un régime d'exception en faveur d'enfants élevés dans des conditions différentes de celles de leurs camarades. Le Gouvernement provincial de la Nouvelle-Écosse accueillit avec bienveillance ce vœu des commissaires ; l'usage des livres français fut autorisé pour les premières années dans les écoles acadiennes. Les Acadiens devaient en profiter et le Père Dagnaud composa pour les petites écoles un livre de lecture intitulé *A travers le Canada*. Ce livre toujours en usage est plein d'intérêt pour les écoliers et leur fait connaître les principaux centres du pays depuis Halifax jusqu'à Vancouver.

Toutefois le Père Dagnaud montrait une autre cause du manque d'instruction chez les Acadiens : c'était la faiblesse des parents envers leurs enfants. Les garçons surtout désertent facilement l'école, n'y font parfois que de rares apparitions et souvent les parents sont complices de

toutes ces absences. Que de fois le curé de Ste-Marie parlant de l'esprit de famille a demandé aux parents de maintenir leur autorité et de comprendre leur devoir.

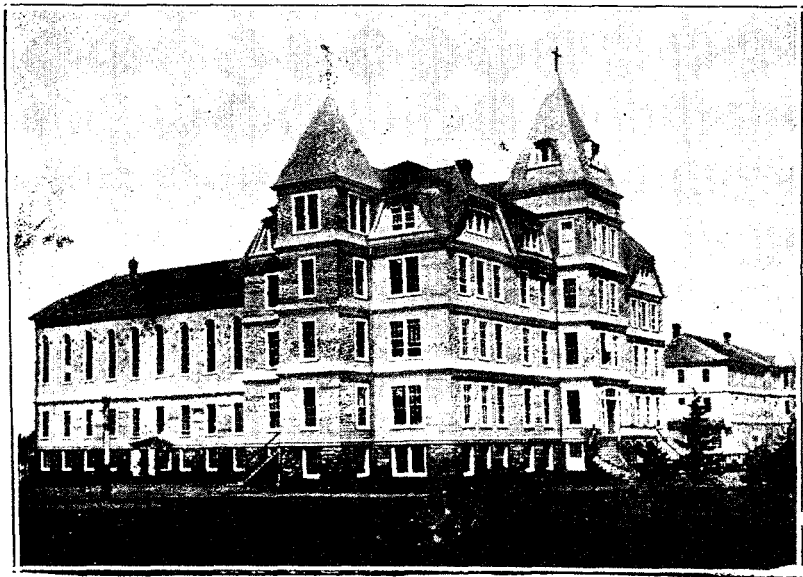
Un de ses grands regrets, c'était de voir un grand nombre de jeunes gens émigrer aux États-Unis. « On sait, disait-il, que de l'autre côté de la baie de Fundy, à Boston, à Lynn, etc., on paie largement l'ouvrier acadien, on sait surtout qu'avec le salaire de la semaine on peut se permettre des distractions que le district de Clare ne saurait procurer et sur cette espérance le jeune homme et la jeune fille s'en vont faire là-bas l'expérience de la vie. Dieu sait à quel prix cette expérience est faite et combien nous reviennent heureux et satisfaits. »

Il fit tout en son pouvoir pour empêcher cette émigration dont la proportion devenait de plus en plus inquiétante. Il aurait voulu voir la vie industrielle et commerciale se développer parmi les Acadiens, il aurait souhaité voir s'établir des industries laitières et parlait même d'agriculture. Il reconnaissait que les bonnes terres sont

rare à Ste-Marie et pourtant, disait-il, « malgré son infériorité le terrain a des qualités qui le recommandent à ses propriétaires, ce serait un crime de ne pas vouloir l'améliorer. »

Le Père Dagnaud, aimait beaucoup ce peuple acadien, au milieu duquel l'obéissance l'avait envoyé. Il l'aimait à cause de l'esprit religieux qu'il y avait trouvé, de la dévotion à la sainte-Vierge, pratiquée à un degré très rare même dans des centres fervents, il l'aimait à cause de son admirable confiance en Dieu et de son entier abandon à la Providence.

Tout cela il l'a dit dans un livre fort intéressant, intitulé *Les Français du Sud-Ouest de la Nouvelle-Ecosse*. Dans ce livre il raconte surtout la vie du Père Sigogne, apôtre de la baie Ste-Marie pendant plus de quarante ans, et guide providentiel des Acadiens. Il écrivit cette vie avec amour. « Depuis cinq semaines, dit-il dans une lettre à son neveu, le 5 avril 1904, je prêche, je confesse et les loisirs sont occupés par l'administration du collège et de la paroisse



COLLÈGE STE-ANNE, Pointe de l'Église (Nouvelle-Écosse).

et ma chère vie du Père Sigogne. Cette dernière besogne est la plus paisible et la plus reposante pour l'esprit. » Tout en racontant la vie de ce prêtre admirable, il étudie le développement du peuple acadien, développement extraordinaire et tenant même du prodige dans les conditions où il s'est opéré, il en marque les étapes et essaye d'en découvrir le meilleur principe de vie. La pensée de ce travail lui vint après une visite faite à la maison du premier-né du district de Clare. « La maîtresse du logis, dit-il, me reçut avec cette politesse faite de simplicité grave et aimable des femmes acadiennes et m'assura que rien n'était changé depuis le jour où le vénérable aïeul était mort. Elle me montra la chaise de bois, foncée de solides lanières de peaux de bœufs. » « C'est là me dit-elle que grand-père aimait à s'asseoir pour parler du vieux temps. Ses souvenirs remontaient si loin dans le passé que nous nous imaginions qu'il avait toujours vécu. Quels jours que ceux-là ! et comme nous bénissons Dieu de ne les avoir pas con-

nus ! » Ces jours sont rapportés dans le récit du Père Dagnaud. Le livre est bien fait pour donner à la génération présente « une fidélité plus respectueuse pour les traditions du passé et un désir plus ardent de réaliser le progrès que l'avenir laisse entrevoir. »

Quand le Père quitta la baie Ste-Marie, il partit emportant l'estime de tous. Que les Acadiens gardent son souvenir à côté de celui du Père Sigogne, du Père Guay, du Père Blanche. Il leur sera bienfaisant. Le successeur du Père Blanche fut parmi eux un bon ouvrier du Seigneur, il a bien travaillé et lui aussi a passé en faisant le bien.

CHAPITRE IV

VICAIRE PROVINCIAL POUR LA SECONDE FOIS 1908-1911

En 1903, Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, avait proposé de céder à la Congrégation des Eudistes la Préfecture apostolique du Golfe St-Laurent, dont il avait la charge depuis onze ans. Les besoins de son diocèse, l'accroissement de la population, la création de nouvelles missions lui rendaient difficile l'administration de ce vaste territoire. Le Père Blanche avait accepté les propositions de l'Évêque avec des vues toute surnaturelles. « C'est une mission, écrivait-il, qui fournirait des débouchés à certaines âmes ardentes qui ont soif de sacrifices . . . Ces missions attireraient sur notre Congrégation les bénédictions du bon Dieu. » D'avance il se donnait totalement à cet apostolat, il était tout disposé à lui consacrer sa vie. Un décret de Rome le nomma bientôt, le 13 juillet 1903, Préfet

apostolique du Golfe. Deux ans plus tard, sur la demande de M^{gr} Bégin, archevêque de Québec, le Pape Pie X transformait la préfecture en vicariat apostolique et le Père Blanche était nommé évêque de Sicca. Cependant, durant quelques années encore, pour répondre à la volonté du Père Général, il conserva la charge de vicaire provincial même après sa consécration épiscopale, jusqu'en 1906. Il fut alors remplacé par le Père Lavallois, mais celui-ci étant tombé malade le Père Général demanda au Père Dagnaud de reprendre cette charge.

Il semble avoir accepté avec beaucoup de crainte. « Tu cherches mon gîte, écrit-il à son neveu, mais je n'en ai point, je le cherche comme toi et n'ai pour m'abriter que mon titre de provincial. La pluie et la neige ne le respecteront pas et je n'aurai d'autre ressource que d'étudier les étoiles pour me sécher et me réchauffer. Je compte me réfugier à Rogersville, un gros centre dans le genre de Malansac, tout près de la gare, d'où la vue s'échappe vers les régions lointaines de l'Ouest. Songes-y donc, deux

bandes d'acier qui vous portent en cinq jours à Vancouver. Avec cela, un provincial n'est-il pas un heureux ! Hélas, la moindre maison solitaire ferait bien mieux mon affaire. Se porter, c'est déjà lourd, terriblement lourd, porter les autres c'est écrasant. Et la responsabilité le *redde rationem villicationis* est plein d'épouvante. Prie beaucoup pour moi, le gîte m'inquiète peu, c'est le logé qui me fait peur. Que le Maître soit avec moi, pour m'éclairer, pour me donner la force et l'amour ! Les masses se conduisent surtout par la force, l'amour est le seul levier pour les individus. »

De fait la charge était lourde pour lui et nous devons le reconnaître, malgré son intelligence absolument supérieure, il n'avait peut-être pas toutes les qualités requises pour en remplir les fonctions ; de là pour lui bien des souffrances et pour les autres bien des ennuis.

La vertu par excellence des supérieurs, c'est la prudence. De cette vertu, il avait tout le côté intellectuel, il savait discerner

les choses, voir ce qu'il y avait à faire et comment le faire. Si cela suffisait à un homme pour être un bon supérieur, il l'eût certainement été. Mais la prudence ne comporte pas seulement une perfection intellectuelle, elle comporte aussi une perfection morale. Pour être prudent, il ne suffit pas de voir ce qu'il y a à faire, il faut encore le faire. Or ce côté-là était défectueux chez le Père Dagnaud. C'était un homme indécis, changeant dans ses idées. « Les impressions chez lui étaient si mobiles, observe l'un de ceux qui l'ont vu à l'œuvre, que lorsqu'il parlait de telle ou telle décision parfaitement arrêtée, on souriait en attendant la décision non moins arrêtée du lendemain. » Avec cela il y avait chez lui une négligence qui se manifestait sous forme de retard. Il remettait souvent au lendemain une chose ennuyeuse qu'il aurait pu faire le jour même, et le lendemain, c'était parfois trop tard.

Il reconnaissait du reste ses imperfections dans l'art de gouverner les hommes. Timide par nature il était exposé quand il

donnait un avertissement à le donner avec raideur malgré son désir de ne pas blesser. Voilà pourquoi il désirait avoir près de lui ce qu'il appelait des esprits tampons. Les tendances trop entières, les idées intransigeantes, les caractères d'un seul bloc, tout cela n'arrive qu'à briser et détruire sans le secours de la douceur. C'est le rôle de l'esprit tampon d'empêcher la brutalité des chocs, d'adoucir et de faciliter les relations. Dans la société il faut des éléments durs qui font barre comme les os dans le corps humain, mais nous nous briserions comme verre les uns contre les autres si nos rencontres n'étaient amorties par un certain tact clairvoyant qui engendre de la souplesse et amène les opposants à s'accommoder.

Il réclamait aussi l'aide de ses confrères : « l'autorité, dit-il, ne s'exerce avec succès que si elle est entourée de lumière et c'est aux inférieurs à la faire aussi complète que possible. Que n'avons-nous, le miroir d'Archimède pour brûler la flotille montée par l'insouciance, la routine et tous les

produits de la faiblesse humaine. Nous autres supérieurs nous avons besoin d'être secoués comme Jonas au fond de la cale où nous dormons. Secouez-nous *suaviter et fortiter.* »

Aussi bien, malgré ses imperfections, son supériorat fut loin d'être un échec. Très consciencieux, il s'acquitta de son mieux de ses fonctions, faisant très régulièrement les visites canoniques dans les différentes maisons. Comme prêtre, comme supérieur, il fit vraiment honneur à la Congrégation qui était fière de lui au Canada. Il la fit d'ailleurs connaître par ses nombreuses prédications et sa brillante parole. C'est alors en effet qu'il commença à prêcher à Québec et à Montréal.

Deux questions surtout le préoccupèrent pendant son provincialat : celle du juvénat et celle de l'établissement solide de la Congrégation dans la province de Québec.

La question du juvénat était très importante : « Il faudrait, écrit-il, dans chaque province, un homme dévoué corps et âme au juvénat, à son recrutement et à sa di-

rection. C'est l'œuvre des œuvres pour nous. Les Congrégations qui dirigent beaucoup de petits séminaires ou collèges peuvent y trouver des sujets, mais là où cette source fait défaut, et c'est le cas à peu près général pour les ordres religieux, le juvénat devient le second berceau de la Congrégation. » Il connaissait bien les difficultés de l'œuvre : « Ne t'étonne pas des déchets du juvénat, écrit-il à son neveu, prêtre eudiste dans la Colombie de l'Amérique du Sud, c'est une œuvre difficile. Elle est nécessaire et il faut la mener avec prudence et courage : Je voudrais avoir trente ans et être jugé digne de passer ma vie dans ce travail. L'avenir de notre Congrégation y est attaché. Choisissez vos enfants dans des centres bien chrétiens, dans des familles saines, moralement et physiquement ; suivez-les avec attention, de manière à écarter de bonne heure, ceux qui ont des défauts incompatibles avec le sacerdoce et laissez au bon Dieu le soin de mener les épis à maturité. Il en tombera beaucoup en route, c'est

la loi, le seul mal est le découragement et le péché. »

Le manque de novices le préoccupait, il constatait que le juvénat n'était pas assez nombreux pour qu'en défalquant les non valeurs qui disparaissent et les indécis qui entrent dans les diocèses, on arrivât à un recrutement normal et suffisant. Il aurait voulu voir le juvénat déjà existant, mieux organisé et songeait à en fonder un dans la province de Québec. Tout le pays de Québec, disait-il, est couvert de communautés de religieuses et toutes se recrutent facilement. Les vocations d'hommes sont moins nombreuses, bien que cependant les Congrégations y trouvent à se perpétuer.»

Le manque de personnel et les circonstances l'empêchèrent de réaliser son désir, il aida du moins l'œuvre autant qu'il lui fut possible de le faire.

Le Père Dagnaud aimait les Provinces maritimes, il était heureux d'y voir la Congrégation établie au milieu des Acaadiens et jamais il n'eût la pensée d'abandonner des œuvres auxquelles il s'était

lui-même dévoué de toute son âme. Mais la province de Québec étant au Canada la grande force catholique, il pensait fort justement que pour mieux assurer son avenir la Congrégation des Eudistes devait s'y établir. « Je viens de recevoir notre première invitation de carême à Montréal pour 1911, écrit-il en mai 1910, je voudrais bien ouvrir les portes des diocèses mais pour cela le Bx Père Eudes aura à faire un miracle », puis il ajoute : « nos œuvres vont bien, sans grand éclat extérieur, à quoi bon briller, les débuts de l'Église ne ressemblaient guère aux désirs que nous formons pour nos œuvres. Qu'il est difficile de suivre le simple évangile ! Nous voulons monter à Jérusalem pour nous y faire voir. L'homme est petit à faire peur et il s'enfle à faire trembler. »

Une fondation fut sur le point de se faire à Lennoxville tout près de Sherbrooke, où Mgr Larocque confiait à la Congrégation une petite paroisse autorisant en même temps une résidence de missionnaires et un Juvénat. Le personnel était prêt, le

meublier acheté et voilà que la prise de possession fut remise à plus tard par suite de difficultés dans le déplacement du curé. Le Père Dagnaud s'était proposé de résider là avec deux missionnaires, le Père Lebastard était nommé curé de la paroisse et supérieur local.

Les difficultés ne devaient pas s'aplanir et l'affaire fut manquée, au grand regret de l'évêque qui proposa plus tard une autre fondation. Mais cette fondation ne fut pas acceptée : le Père Dagnaud n'était plus alors vicaire provincial, il fut en effet déchargé de ses fonctions en 1911 et remplacé par le Père Lebastard.

Il ne réussit donc à faire aucune fondation nouvelle ; la Congrégation n'avait dans la province de Québec que la paroisse du Sacré-Cœur à Chicoutimi, la paroisse de la Pointe au Père dans le diocèse de Rimouski et le vicariat apostolique du Golfe St-Laurent. Mais il avait lancé des idées, posé des jalons ; il avait d'excellentes relations avec les évêques de la province

qui admiraient son talent et sa piété. Tout cela ne devait pas être inutile.

En 1913, les Eudistes étaient installés à Montréal comme Aumôniers dans les maisons des Sœurs du Bon Pasteur d'Angers ; en 1917, sur la proposition de M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal, le R. P. Lucas, alors coadjuteur du supérieur général et en visite au Canada, accepta la fondation d'une paroisse à Laval des Rapides ; la même année il acceptait, sur la proposition du Cardinal Bégin, la fondation de la paroisse du St-Cœur de Marie à Québec.

Plus tard le Père Lebrun, qui succéda au Père Lebastard, fonda la maison de probation et le grand séminaire de la Congrégation à Charlesbourg et fit construire à Laval des Rapides une maison de missionnaires qui est devenue résidence du supérieur provincial.

Toutes ces fondations c'est le Père Dagnaud qui les a préparées de loin par son travail. De retour au Canada après l'élection du Père Lucas comme coadjuteur du

Père Ange Le Doré, il avait fondé la résidence des missionnaires à Lévis. Supérieur de cette maison il avait continué à travailler dans le même sens : l'établissement de la Congrégation dans la Province de Québec.

La Congrégation lui doit de la reconnaissance pour l'avoir fait connaître et estimer. S'il était indécis et inconstant, il avait une hauteur de vue peu commune. Son passage comme vicaire provincial a été fort avantageux, son intelligence, sa vue claire des besoins de la Société laissent dans l'ombre ses défauts.

CHAPITRE V

A LÉVIS 1911-1918

LE MISSIONNAIRE

Dans la vie du Père Dagnaud, la prédication tient une très grande place. Tout jeune prêtre, il acceptait déjà volontiers de donner quelques sermons. On dit que sa mémoire prodigieuse lui permettait de répéter mot à mot un sermon qu'il avait entendu, mais il préférerait prêcher à sa façon, d'une manière très personnelle, jamais banale. On pouvait déjà prévoir le brillant conférencier qu'il serait plus tard. Il ne semblait pas, cependant, vouloir faire de la prédication le but de sa vie.

Les premières années de son sacerdoce furent marquées par le goût un peu exclusif des sciences. « C'était souvent, raconte son frère, le Père Jean-Marie, un sujet entre nous d'échanges de vues où s'affirmait la divergence de nos idées. Que de fois je lui

disais au cours de nos vacances : Tu as tort, de te confiner dans ces études exclusives, il faut à ta vie un autre idéal, l'apostolat a d'autres exigences. Il ne s'inclinait pas. »

Vers 1896, le Père Général le pria d'aller prêcher la retraite a la maison de probation ; ce fut pour lui une indication. L'année suivante, il prêcha celle du grand séminaire de la Congrégation, puis ce furent quelques retraites ou triduums de religieuses. La transformation était faite : sa vie allait suivre une autre orientation.

Il étudia l'ascétisme et y trouva un grand intérêt. Cette science, qu'il avait étudiée déjà sans doute, mais non approfondie, lui fit mieux comprendre en quoi consiste la perfection évangélique, quels en sont les fondements, quels obstacles il faut vaincre. Lancé dans ces sortes d'études, il prit goût à la prédication et à la direction des âmes.

Il prit de bonne heure un genre qui ne peut presque jamais manquer son effet. Beaucoup de prédicateurs ont le tort de donner à leurs auditeurs des discours sou-

vent éloquents, presque toujours nourris de raisonnement et de doctrine, mais qui, s'ils émeuvent les imaginations, s'ils éclairent les intelligences, touchent peu les cœurs.

C'est trop souvent le docteur qui parle, l'homme se tait par modestie, par pudeur, peut-être, mais aussi par habitude. Or, c'est par l'humanité commune que l'on va au cœur des hommes. Jésus-Christ s'est fait homme pour nous atteindre plus sûrement, le prêtre aussi, dans un certain sens doit se faire homme.

De très bons prêtres savent ce que c'est que la vie intérieure, ils connaissent par leur propre expérience les luttes, les défaites, les victoires, les angoisses, les apaisements de la vie morale ; ils en connaissent aussi les espérances, les richesses, les sécheresses, les découragements. Or, on dirait à les entendre, que ce monde intérieur n'a jamais existé pour eux.

Le Père Dagnaud, lui, profitait de son expérience personnelle et c'était ce qui donnait à ses discours la vie et l'accent.

Il séduisait parce que les états intérieurs dont il parlait, il les avait lui-même éprouvés ou du moins les ayant constatée de très près en dirigeant les âmes, il les avait parfaitement compris.

Il étudiait beaucoup, mais ne cherchait pas uniquement dans les livres ce qu'il avait à dire. Sans se mettre en scène, il s'inspirait de ses souvenirs : sous une forme impersonnelle il se racontait lui-même, il disait son âme ou son expérience. Les auditeurs se reconnaissaient dans ce tableau vivant d'une vie.

D'un grand esprit de foi, il se rappelait qu'il ne devait prêcher que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, que tenant la place de Jésus-Christ, il devait réaliser ce qui est dit du divin Maître : *Cœpit facere et docere*. Pour s'acquitter avec fruit de la prédication il s'efforçait de mériter par l'ensemble de ses actes, par les habitudes de sa vie, l'estime et le respect de ses auditeurs.

Dans tous ses sermons, il se proposait d'abord d'enseigner, d'instruire, car avant

d'émouvoir il faut convaincre, l'émotion suit la pensée claire. Il enseignait donc le dogme, la loi, c'est-à-dire l'Évangile, le catéchisme. Il prêchait l'Évangile avec son commentaire authentique qui nous est fourni par les définitions de l'Église, la Tradition et les Pères, l'enseignement commun de la théologie, les exemples des saints, la liturgie.

Il savait s'adapter à son auditoire, il avait le sens de l'opportunité dans le choix des sujets à traiter. Les besoins des âmes sont partout les mêmes sans doute et c'est la raison pour laquelle l'Église ne prêche à tous qu'une même doctrine. Cependant les points sur lesquels il est bon d'insister et la manière d'y insister varient suivant le public auquel on s'adresse. On ne parle pas de la même manière à la campagne et à la ville... le langage varie selon que l'on s'adresse à tel ou tel groupe de fidèles. La façon d'exposer la vérité comporte des nuances très variées. Le Père avait le souci loyal de ce qu'il vaut mieux dire en telle ou telle occasion déterminée. La doctrine surnatu-

relle exposée clairement et humanisée en quelque sorte, était très prenante.

Le Père Dagnaud prêcha assez peu en France ; ses fonctions de professeur ne le lui permettaient guère, il profitait seulement de ses vacances pour donner quelques retraites. Ce fut au Canada surtout qu'il fit entendre sa parole. Partout il connut un grand succès, très mérité d'ailleurs. Tout chez lui était intéressant aussi bien le fond que la forme. La langue châtiée, émaillée d'images, de comparaisons, de figures habillait une pensée vraiment riche, originale et cependant très simple, élevée et cependant accessible. Dans ses sermons jamais de ces pieuses banalités et de ces lieux communs édifiants qui avaient plutôt le don de l'agacer. Quelque fut le sujet, il y mettait toujours une note personnelle ; son esprit savait en découvrir les aperçus originaux.

Supérieur du collège Ste-Anne à la Pointe de l'église et en même temps curé de la paroisse Ste-Marie, il prêcha beaucoup à ses paroissiens et aux élèves.

Il n'était point embarrassé pour le choix des sujets, il avait mis en pratique ce que saint-Paul recommandait à son disciple Timothée : « Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation à la doctrine. Veillez sur vous-même et sur la doctrine. Veillez-y sans relache, c'est en agissant ainsi, que vous vous sauverez, vous et votre auditoire. » Ayant beaucoup étudié, il n'était jamais tenté de se dire : Parler au même auditoire tous les dimanches et jours de fête est-ce possible ? il se sentait plutôt embarrassé devant les richesses, les beautés, les profondeurs du dogme et de la morale catholiques. Aussi ses paroissiens l'écoutaient avec bonheur et avouaient franchement le préférer à tout autre.

Quant aux élèves, il les connaissait si bien qu'il eut été difficile de leur donner des instructions plus appropriées à leurs besoins que les siennes. Il parlait de l'égoïsme, de la jalousie, de la colère, de la désobéissance, de la gourmandise, du mensonge, du vol ; il ne croyait pas avoir tout dit quand il avait parlé de grands vices

comme l'impureté ; il montrait la nécessité du renoncement, de la prière, de la piété, prêchait la dévotion à la sainte-Vierge, à l'Eucharistie, exhortait à l'apostolat, mettait en garde contre le respect humain. Les élèves goûtaient sa parole, la trouvaient pleine de charme, car elle s'adressait vraiment à eux.

Devenu supérieur provincial et plus libre de ses mouvements, il en profita pour donner de nombreuses retraites dans les paroisses et dans les communautés. C'est alors qu'il commença à prêcher à Montréal et y fit connaître la Congrégation.

En 1911, il fut chargé de fonder une maison de missionnaires à Lévis. Il avait 50 ans et c'est à partir de ce moment là surtout qu'il put faire valoir son merveilleux talent. Il prêcha des retraites d'hommes, de dames, de jeunes filles, d'enfants, de religieux et de religieuses, de prêtres. S'adaptant toujours parfaitement à son auditoire, il savait l'intéresser, lui plaire et le convaincre.

Aux hommes il rappelait leurs devoirs d'époux, de pères, de chefs de famille, leurs devoirs de citoyens aussi, la nécessité d'aider l'Église dans ses œuvres.

Aux femmes il prêchait avec leurs devoirs d'épouses le grand ministère qu'elles doivent exercer près de leurs enfants pour les former à la vie chrétienne.

A la jeunesse il parlait de la préparation de l'avenir, prêchait aux jeunes gens la conscience, la droiture en tout ; aux jeunes filles la réserve, la délicatesse morale. Beaucoup se souviennent encore de certains sermons qu'il donna plusieurs fois sans jamais se répéter sur le respect de l'autorité paternelle et de plusieurs instructions qu'il fit aux jeunes filles sur l'amour dans la préparation au mariage. Ces instructions remplies d'une psychologie très fine attiraient tant les jeunes filles que les églises devenaient trop petites pour les recevoir.

Le Père Dagnaud plaisait à tous, mais il est incontestable qu'il plaisait particulièrement aux auditoires de femmes et de jeunes filles. Il excellait dans les retraites

de communautés, où l'on appréciait sa profonde connaissance de l'ascétisme et de la vie religieuse.

Le clergé qui désire par-dessus tout une parole simple, claire et pratique, a trouvé en lui un de ses prédicateurs les plus estimés. Voilà pourquoi, il prêcha un grand nombre de retraites pastorales, non seulement dans la province de Québec, mais aussi dans les Provinces maritimes et jusqu'au Manitoba.

Et pourtant, il n'avait pas ce que l'on appelle un tempérament missionnaire. « Me voici missionnaire à 50 ans, écrivait-il à son neveu, c'est bien une vocation tardive que la mienne, je m'étais bien préparé à la parole, mais mon stock de matériaux de mission est plutôt léger. Retraites, j'y vais de grand cœur, missions à la manière du Père Maignant et de nos grands missionnaires, je suis plutôt réservé. Les sujets qui demandent tous les jeux du grand orgue, déroutent ma flûte et je les abandonne à de mieux doués. Pourquoi forcer son talent ? J'expose assez clairement, j'émeus même

à l'occasion ; donner le frisson... impossible. » De fait, sa parole attirait les foules par son charme, mais elle ne les soulevait pas. Il était plus fait pour la prédication des retraites que pour la prédication des missions proprement dites, mieux à sa place dans une paroisse de ville que dans une paroisse de campagne. On aimait à l'avoir pour des sermons de circonstance, genre dans lequel il réussissait merveilleusement. C'était un conférencier fort habile et l'on sut profiter de son talent.

Dans ses courses apostoliques il passait souvent à Montréal, il allait habituellement demander l'hospitalité aux Sœurs de Bon Pasteur, à l'Asile Ste-Darie. Les religieuses se plaisent à reconnaître qu'il exerça parmi les pénitentes un incomparable apostolat. Souvent, il donnait à ces enfants de ces causeries aimables dont il avait le secret ; il en profitait pour glisser d'heureux conseils sur la beauté de la vertu, l'accomplissement des devoirs d'état. Ces sortes de causeries produisaient autant de fruits que les plus beaux sermons et prépa-

raient aux excellentes retraites qu'il prêcha plusieurs fois dans cette maison.

Nous n'exagererons rien en disant qu'il portait un intérêt tout spécial aux pénitentes du Bon Pasteur. Il avait parfaitement compris l'œuvre de miséricorde de St-Jean Eudes et s'y dévouait de toute son âme. Quand il prêchait les exercices spirituels à ces enfants, en plus de quatre conférences par jour, il venait le matin avant la messe pour les initier à la méditation et tous ses moments étaient bien pour elles. Aussi, que de belles conversions il obtint, que d'âmes indolentes au service de Dieu il sut élever à des sommets de ferveur dont elles ne descendirent plus ! Il traitait avec une exquise délicatesse les âmes blessées, il se faisait humble et quand il parlait de la faiblesse humaine, c'était toujours : « Moi le premier, et vous toutes mes enfants, car nous avons tous offensé le bon Dieu ! » Voilà pourquoi on peut dire que le bien qu'il fit dans cette maison fut immense. L'une de ces filles pénitentes nous a envoyé le récit de sa conversion :

« En apprenant la mort du Révérend Père Dagnaud, tout un monde de souvenirs s'est éveillé en moi... Le 17 novembre 1910, j'arrivais à Sainte-Darrie avec une condamnation assez longue ; ma vie depuis vingt ans était déplorable et pour oublier les années si heureuses de mon enfance, je m'enivrais ; j'étais abrutie, j'avais oublié le Dieu de ma jeunesse et les grandes vérités éternelles ne me faisaient plus peur. Mais le Bon Pasteur veillait sur la pauvre brebis égarée qu'il conduisit lui-même dans ce bercail. En entrant dans cette sainte maison, je n'avais qu'une idée en tête : Observer le règlement, puisqu'il le fallait, reconquérir ma liberté pour continuer ma vie de désordre. Les Fêtes de Noël, si belles, si touchantes dans notre petite chapelle, passèrent sans me donner l'idée de me convertir. O merveille de la grâce ! voilà que le 4 février 1911, une retraite prêchée par le Révérend Père Dagnaud commence ; j'étais contente d'en suivre les exercices, car depuis mon arrivée j'avais entendu maintes fois vanter l'éloquence de ce Pré-

dicateur qui m'était étranger. Je comptais donc donner un régal à ma pauvre intelligence, mais rien de plus... Il est sept heures du soir, toutes les retraitantes sont recueillies près du Tabernacle, mon imagination trotte bien loin à ce moment ; tout à coup s'avance le Révérend Père Dagnaud, sa démarche est digne, je suis déjà toute impressionnée et à l'instar de mes compagnes, je réponds : Sainte Marie, Mère de Dieu, Priez pour nous... quelque chose d'étrange se passe en moi. Le Prédicateur s'avance vers la balustrade, son regard doux et pénétrant à la fois se promène sur l'auditoire. Il commence la retraite, par une des plus belles pages de l'Évangile : Jésus et la Samaritaine !, ... Que se passa-t-il alors en moi ? impossible de le décrire ; je me sentais toute bouleversée en réalisant mon affreuse position, l'horreur de mes péchés me faisait frémir, pendant le sermon des larmes coulèrent abondantes sur mes joues... ce soir là je fus la dernière à quitter la chapelle, j'avais peur de mourir, la nuit fût sans sommeil, le lendemain, je

passai la journée entière près du Dieu de l'Eucharistie et pourtant je ne pouvais me décider à franchir la porte du confessionnal. Je savais bien qu'en recevant le pardon de mes péchés, je dirais un adieu éternel au monde, ce monde où j'avais été si malheureuse, et cependant malgré tout, j'avais soif de liberté et puis, comment débrouiller une vie de vingt années de péchés ; j'avais peur du confesseur, qu'allait-il me dire ?... Pendant ce temps, les Mères du Bon Pasteur dont l'œuvre est de travailler au salut des âmes, en union avec le bon Père Dagnaud faisaient violence au ciel... il était huit heures du soir lorsque j'entrai en tremblant au tribunal de la pénitence, une des Mères de la Communauté, égrainait son rosaire, sur un prie-dieu à quelques pas de moi. La voix si douce, si paternelle et surtout si convaincante du bon Père Dagnaud, eût raison de mon endurcissement. Une heure et demie plus tard je me relevais heureuse avec mon pardon ; je croyais mourir de bonheur. Dès ce moment, j'avais mis toute ma

confiance dans ce bon Père, il était si bon ! A chacune de ses visites ici, j'avais le bonheur de m'entretenir avec lui et toujours ses paroles convaincantes me donnaient force et courage. Il y a vingt ans de cela ; je suis restée au bercail et ma vie s'écoule heureuse en attendant l'heure de l'appel divin, où j'irai, j'en ai la douce confiance, chanter pendant les siècles sans fin les miséricordes du Roi d'Amour. Plusieurs de mes compagnes doivent aussi leur persévérance dans cette sainte maison, aux bons conseils du regretté Père Dagnaud qui fût un digne Fils de Saint Jean Eudes. »

C'est par sa bonté, sa douceur, son esprit de miséricorde, qu'il obtenait de pareilles conversions. « Voici, nous écrit une religieuse, un petit trait de l'aimable spiritualité de l'incomparable Père : Il avait terminé un de ses plus beaux sermons en recommandant à nos enfants de s'abriter toujours sous le blanc manteau de leurs mères, moyen sûr de parvenir au paradis. Au sortir de la chapelle, voilà qu'une espiègle fait mine de vouloir mettre en

pratique « à la lettre » ce paternel conseil, évidemment tout spirituel. Et les autres de l'imiter : « Oui, oui, le Père Dagnaud l'a dit : Mère, couvrez-nous de votre manteau ! » Mais reprend la Maîtresse, le règlement ne le permet pas... » Alors, nous allons dire au Père qu'il y a contradiction entre son enseignement et celui de nos Mères. C'est celà, écrivez vite au bon Père, car il est sur son départ. — Elles écrivent. La réponse ne tarde pas, ingénieuse et fine : « Je ne rétracte rien de ce qui a été dit ; seulement, entendons-nous bien : le manteau de vos mères est comme le beau ciel bleu : il abrite tout le monde sans qu'on puisse jamais le toucher. »

Le Père Dagnaud resta à Lévis jusqu'au mois de mai 1918, avec plusieurs collaborateurs. Le travail abonda pour lui et ses compagnons. « J'achève, écrit-il un jour, ma dixième semaine de mission, je suis fourbu ; dans trois jours j'aurai retrouvé ma santé et dimanche je repique pour le mois de Marie : *Deo gratias !* »

Il était peu fait pour la solitude ; la maison de Lévis, où il se trouvait souvent seul, ou à peu près, étant donné les absences fréquentes des missionnaires, finit par lui paraître plutôt triste, il avait besoin de sortir de lui-même. « Ici, écrit-il, rien au monde n'est simple comme notre vie. Au dedans, prière et étude, étude et prière dans la plus complète monotonie ; au dehors quand nous y sommes, sermons et confessions, confessions et sermons sur toute la ligne. Nous ne nous plaignons pas, c'est la vie humaine que la monotonie ; et ceux qui la fuient tombent dans la monotonie du mouvement qui est pire que l'autre. » Beaucoup de confrères étrangers venaient demander l'hospitalité à la résidence dans la saison d'été. « Nous avons reçu 45 confrères pendant les vacances... nous en sommes enchantés ! » Mais cela ne suffisait pas pour le distraire...

Depuis longtemps il désirait pour la Congrégation une maison plus importante dans le diocèse de Québec, il en avait parlé à Son Éminence le Cardinal Bégin et à son

Coadjuteur Mgr Roy. Le Cardinal désirait beaucoup établir solidement les Eudistes dans son diocèse, à cause des relations du Vénérable Mgr de Laval avec saint Jean Eudes.

Ayant décidé la fondation d'une nouvelle paroisse dans la ville de Québec, il offrit l'œuvre à la Congrégation. L'offre fut acceptée comme nous l'avons dit et la nomination du Père Dagnaud au poste de curé s'imposait en quelque sorte. Dans ce nouveau poste il allait déployer un grand zèle et user ses forces.

CHAPITRE VI

A QUÉBEC 1918-1927

LE CURÉ DU ST-CŒUR DE MARIE

La nouvelle paroisse fut dédiée au St-Cœur de Marie, sur la demande du curé fondateur, et s'ouvrit le 5 mai 1918 dans la chapelle des religieuses du Bon Pasteur qui provisoirement allait servir d'église. Dans le sermon qu'il adressa ce jour-là à ses paroissiens, le Père Dagnaud donna en substance son programme de pasteur : " Nous n'avons point, dit-il, à chercher les règles de notre ministère auprès de vous. Jésus, notre maître et le vôtre, nous dit d'être vos serviteurs... La paroisse est une famille... le père de famille n'a de préférence que pour les enfants parce qu'ils sont plus faibles, pour les jeunes gens parce qu'ils sont plus exposés, pour les malades parce qu'ils sont plus abandonnés. Nous aurons ces préférences... vous nous con-

fieriez vos enfants... vous nous enverrez vos jeunes gens, nous irons à vos malades et à vos infirmes. Nous ne vous demandons que de vous laissez servir...

Vous aimerez la maison paternelle. Désormais aucune autre maison n'est vraiment la vôtre. Partout, j'en conviens, dans nos églises on mange le même Pain, mais il n'est servi qu'ici à la table de famille ; partout on entend la même doctrine, mais elle ne sort qu'ici des lèvres paternelles. L'enseignement du Père s'adapte seul aux exigences de caractère de milieu et de nature de ses enfants... L'honneur du nom est un bien qu'aucune fortune ne remplace. Votre nom est intact, il sort de son berceau ; ne jouons pas avec la réputation de notre famille. " Ces quelques lignes nous disent ce que le Père Dagnaud voulait être pour ses paroissiens, ce qu'il voulait qu'ils fussent eux-mêmes pour lui, l'union qu'il rêvait entre eux : *sint unum* c'est la devise qu'il fera imprimer sur son bulletin paroissial. Nous voudrions dire dans ce chapitre ce

qu'il a fait pour sa paroisse, ce qu'il fut pour ses paroissiens.

Durant la première année, la paroisse du St-Cœur de Marie n'eut qu'une église d'emprunt : la chapelle des religieuses du Bon Pasteur. A sa famille paroissiale, il voulut d'abord donner une maison, et cette maison qui allait être en même temps la maison de Dieu, il la voulait très belle.

Les travaux de construction commencèrent le 1er mai 1919. A cette occasion une messe fut célébrée pour attirer la bénédiction divine sur l'œuvre entreprise. La bénédiction de la pierre angulaire eut lieu le 21 septembre suivant. Son Éminence le Cardinal Bégin présida la cérémonie ; le sermon de circonstance fut prêché par Monsieur l'abbé A. Langlois, alors curé du Sacré-Cœur, et depuis Évêque de Valleyfield. Le jour de Noël 1921, le nouveau temple était livré au culte : on y célébrait la messe de minuit. La bénédiction solennelle en fut faite par le Cardinal Bégin, le 6 février 1922, en la solennité du St-Cœur de Marie, fête patronale de la pa-

roisse. La fête de Pâques fut marquée par la bénédiction du grand orgue, et le 4 décembre de la même année on bénissait trois cloches, qui se firent entendre pour la première fois en l'honneur de Marie Immaculée.

Comment le Père Dagnaud a-t-il pu en si peu de temps doter sa paroisse d'une église ? Ce fut grâce à son dévouement et à son savoir-faire. Beaucoup ignorent les fatigues, les inquiétudes de toutes sortes que lui causa ce travail. Ce fut aussi, grâce au Père Vincent, son vicaire, admirable quêteur qui avait une manière à lui de solliciter les offrandes et de les obtenir. Le résultat était encourageant, d'autant plus que beaucoup de ces offrandes étaient accompagnées d'un geste qui leur donnait plus de prix. " Jugez-en, dit le Père Dagnaud, par ces perles cueillies dans la liste des souscripteurs. Dans le courrier qui m'apporte une souscription de \$300.00 : " Comme c'est de bon cœur que je vous les donne, j'espère faire davantage si les affaires marchent. " Une vieille servante infirme à

l'hôpital, me fait remettre 5 piastres : “ gardez bien le secret, pourquoi le dire ? ” Un homme me remet un chèque de 500 piastres : “ J’ai le plaisir de vous envoyer ” quelle délicatesse ! ” Il y eut une souscription de 15,000 piastres, une autre de 5,000, deux de 3,000, deux de 2,500, etc. . .

Cependant, l’église était loin d’être terminée, elle était livrée au culte, mais bien des choses restaient à faire. On continua donc à faire appel aux bonnes volontés ; le Père Vincent continua ses quêtes et en peu de temps cinq autels en marbre blanc furent érigés, puis ce fut la chaire, un magnifique calvaire et la table de communion également en marbre. Bientôt on fixa les quatre grandes verrières et les petites qui racontent l’histoire de la Très Sainte Vierge et particulièrement l’histoire de la dévotion à son Saint Cœur. Tout cela, grâce aux dons que l’on continuait à offrir.

La manière de donner vaut mieux que ce que l’on donne. L’histoire d’un de ces dons est fort touchante et le Père Dagnaud la raconte dans le bulletin paroissial. « Trois

de nos enfants, trois frères, avaient en banque un petit avoir, amassé lentement, sou par sou et déposé là pour les besoins possibles de l'avenir. Le Père Vincent visitait la famille et parlait des vitraux du sanctuaire qui restaient à souscrire. Les trois frères écoutaient et échangeaient des regards interrogateurs. La même pensée s'était éveillée dans leur esprit et devenait bien vite une résolution arrêtée : “ à nous “ trois nous donnerons le vitrail du sanctuaire qui domine le tabernacle ”.

Et le lendemain, les trois frères se présentent au presbytère. Le plus jeune, presque un tout petit, avait les mains pleines des dépouilles de sa fortune enfantine et de celle de ses deux frères, souriant et heureux comme les plus grands qui l'accompagnaient il nous remet le prix du vitrail qu'ils offrent à la Ste-Vierge. Je ne cacherai pas que j'éprouvai ce jour-là une des émotions les plus douces de ma carrière sacerdotale. Quand on sait le prix que l'enfant attache à son trésor, on saisit la beauté du sacrifice qui s'accomplissait devant nous. ”



ÉGLISE DU ST-CŒUR DE MARIE L'extérieur.

Le Père Dagnaud était avec raison fier de son église, il s'est plu à en faire une longue étude dans son bulletin paroissial et au dire des connaisseurs, elle est une des plus belles dans la province de Québec. Elle est de style romano-bizantin du Sud Ouest de la France.

Dans cette belle église, les fidèles furent attirés par de belles cérémonies. Nous ne voulons pas parler des fêtes extraordinaires, comme une ordination sacerdotale, le sacre de Mgr Leventoux, les fêtes annuelles de sainte Jeanne d'Arc, le triduum de canonisation de saint Jean Eudes dont tous ont gardé le souvenir, nous voulons parler seulement des fêtes religieuses de l'année liturgique. Tout plaisait, la décoration du sanctuaire, la beauté du chant, la parfaite tenue des enfants de chœur, la grâce avec laquelle ils exécutaient les cérémonies.

Ce qui attirait encore plus, c'était la parole du curé. Il captivait son auditoire par ses instructions du dimanche, les sermons de circonstance à l'occasion de certaines fêtes plus solennelles, le mois de

Marie qu'il prêcha tant que la santé lui permit de le faire, et qui réunissait un nombre considérable de fidèles, les heures d'adoration...

Comme curé, il prêchait par dessus tout, l'esprit de famille et l'esprit paroissial. Le 1er janvier 1926, offrant ses vœux d'heureuse année pour la dernière fois du haut de la chaire, il insistait sur l'amour du chez soi : et résumait ses pensées sur ce sujet : « Le chez soi, expliquait-il, est le sanctuaire des traditions familiales, le milieu où grandit la famille. Des souvenirs sont attachés aux objets, aux portraits qui sont là, au lit de mort, aux paroles dites, aux habitudes qui revivent. L'amour du chez soi est nécessaire à l'éducation des enfants, à la préservation des jeunes gens et des jeunes filles. Un jeune homme et une jeune fille qui fréquentent les hôtels et le théâtres sont fatalement voués à l'abandon des lois de la morale. L'amour du chez soi est nécessaire à la conservation de la fidélité conjugale, les rocs s'effritent au contact du temps, les amours les plus solides au

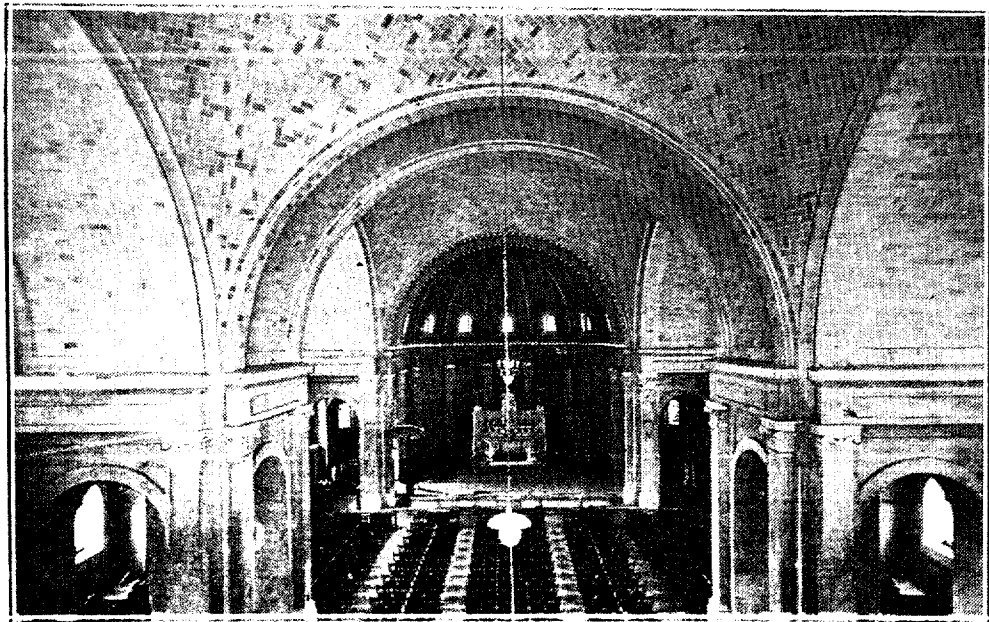
contact des rencontres de tous les jours. »

Nous nous rappelons l'attention avec laquelle on écoutait l'expression des vœux du Père, le fond était toujours le même, l'amour du foyer, et pourtant ce n'était jamais la même chose.

Il tenait à l'esprit paroissial comme à l'esprit de famille. Il rappelait aux fidèles qu'ils demeureraient attachés à l'unité de l'Église par l'attachement à leur paroisse, par leur union avec leur curé, chargé de la gouverner. La même raison qui les attache à Jésus-Christ comme au Souverain Pasteur, la même raison qui les unit à l'Église universelle comme à la mère des fidèles, les oblige en quelque sorte à demeurer unis à leur paroisse et au prêtre qui en a la charge. Quiconque donc se sépare de son pasteur, méprise sa paroisse, n'assiste point à ses offices, ne reçoit point d'elle les instructions et les sacrement, n'est pas dans l'ordre établi. Telle était la prédication du Père Dagnaud. Il fallait entendre l'accent avec lequel il demandait aux fidèles d'aimer leur église, leur redisant les grands souvenirs qui

s'y attachent et les grâces que Dieu y distribue.

Jésus-Christ dit que le pasteur connaît ses brebis, qu'il les appelle chacune par son nom, qu'il n'y en a aucune qui échappe à sa vigilance : voilà ce que le Père considérerait comme son obligation. Il dit en même temps que les brebis connaissent leur pasteur et qu'elles entendent sa voix : voilà les obligations des fidèles. Jésus-Christ dit encore que le pasteur a soin de ses brebis, qu'il marche devant elles et qu'il les conduit aux pâturages, c'est-à-dire qu'il les nourrit des sacrements, de la parole du salut, mais il ajoute que les brebis le suivent. Tous ces devoirs sont corrélatifs. Comment le pasteur sera-t-il obligé de connaître son peuple, de l'instruire d'étendre sa vigilance sur tous, si le peuple n'est pas obligé de connaître son pasteur, d'entendre sa parole, d'avoir du respect, de la soumission, de la déférence pour ses avis et ses conseils ? La paroisse du St-Cœur de Marie étant composée de fidèles venus de deux vieilles paroisses auxquelles



ÉGLISE DE SAINT-CŒUR DE MARIE — L'intérieur.

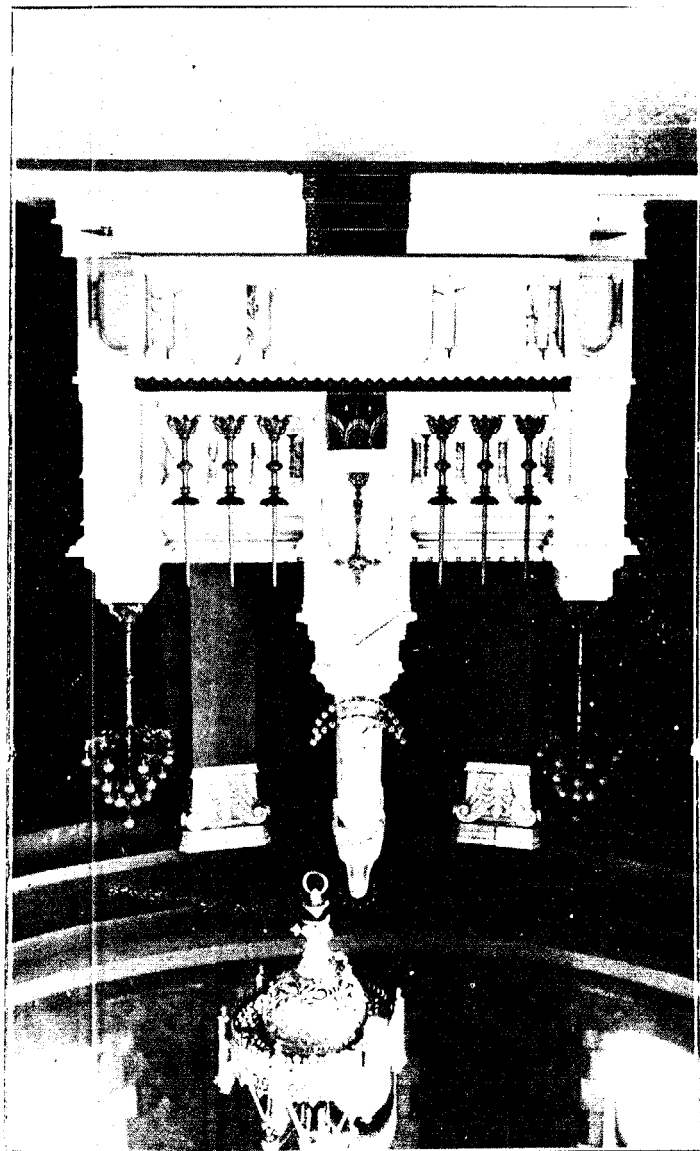
ils étaient fortement attachés, il serait impossible, disait-on d'y créer l'esprit paroissial. Par sa prédication répétée, le Père Dagnaud a réalisé l'impossible.

L'organisation d'une paroisse n'est pas complète sans les œuvres. Le Père y pensa de bonne heure. Avant tout il voulut les œuvres spirituelles : ce sont les plus importantes. Le Tiers-Ordre de St-François d'Assise fut fondé le 18 avril 1921, puis la Congrégation de la Ste-Vierge, la ligue du Sacré-Cœur pour les hommes et les jeunes gens, la société des Dames de la Ste-Famille pour les femmes mariées, la société des Enfants de Marie pour les jeunes filles, l'Union de prière pour tous. Par ces sociétés de piété il exerça une grande influence. Nécessairement ces confréries réunissent les meilleurs, elles sont un centre qui attire peu à peu les âmes désireuses de se sanctifier. Par ces groupements, on développe la vie chrétienne et on prépare des apôtres. A ces âmes meilleures il est plus facile en effet de prêcher le renoncement, la vie de piété.

Il voulut des œuvres d'assistance : les conférences de St-Vincent de Paul, dont le but est non seulement de soulager la misère, mais de l'empêcher dans la mesure du possible. Il voulut des œuvres intellectuelles et sociales : un Cercle d'A. C. J. C. pour les jeunes gens, auxquels s'adjoignit bientôt une Avant-Garde pour les enfants ; un cercle d'étude aussi pour les jeunes filles, dont il prit lui-même la direction. Il voulut des œuvres nationales : la société St-Jean-Baptiste fut établie. Joignez à cela l'œuvre du Tabernacle, groupement des dames dévouées qui donnent de leur temps, de leur travail, de leur talent en s'occupant des ornements de l'église et des linges d'autel. Le Père Dagnaud comptait que toutes ces œuvres réunissaient ensemble 1100 personnes bien décidées, disait-il, à être chrétiennes et animées d'un vigoureux et sincère esprit paroissial. « C'est plus qu'il n'en faut, ajoutait-il, pour entraîner la masse et donner à notre paroisse cette belle unité demandée par Notre-Seigneur : *Sint unum sicut et nos unum sumus.*

Il portait une attention toute particulière aux écoles, considérant comme son devoir de s'occuper plus spécialement des enfants, car, de fait, il y va de l'avenir de la paroisse. Les écoles bien tenues diminuent d'autant la responsabilité du curé et lui rendent plus facile, plus constant, l'accomplissement de ses graves et nombreuses obligations vis-à-vis de cette portion si intéressante de son troupeau. Aussi était-il heureux de voir les enfants de sa paroisse confiés aux Frères de l'Instruction chrétienne et aux religieuses du Bon Pasteur. Il exhortait, chaque année, les parents à envoyer leurs enfants de préférence à l'école paroissiale. Quand il visitait les écoles, il s'informait de la discipline, du travail, de la piété : il rappelait aux enfants le respect et l'obéissance qu'ils doivent à leurs maîtres et à leurs maîtresses ; il relevait la mission de l'éducateur en donnant une haute idée. Avant de partir il bénissait ces enfants agenouillés à ses pieds et les confiait à leurs anges gardiens.

Nous venons de parler des enfants. Que de fois le curé rappela aux parents l'obligation d'exercer leur autorité et de soutenir celle des maîtres à l'école. Il nous semble l'entendre encore, insistant auprès du père et de la mère pour qu'ils se fassent respecter en se rendant respectables et pour que de bonne heure ils fondent dans l'âme de leurs enfants, l'habitude de l'obéissance immédiate et cordiale. Il découvrait en tout ceci une nécessité d'autant plus grande que les hommes ont cessé d'accepter la subordination comme une loi providentielle et de croire au droit de l'autorité. Celle-ci perdant sa consécration n'a plus d'autre valeur que celle des hommes qui l'exercent et on l'a méprisée toutes les fois qu'elle est tombée en des mains méprisables. Cette décadence a pénétré jusque dans la famille et porté une grave atteinte au sentiment filial. Ce sentiment n'est pas détruit sans doute mais diminué. Avec la mollesse de l'éducation actuelle où l'on gâte les enfants pour en être aimés et où l'autorité semble plus préoccupée de se



faire pardonner que de se faire obéir, avec les prétentions de la jeunesse à parler où il faudrait écouter, la situation des parents a été diminuée par la faute de tout le monde et le sentiment du respect a été mis en péril. Les observations du curé sur l'autorité dans la famille et la nécessité du respect chez l'enfant étaient fréquentes.

Lisez maintenant ce qu'il écrit dans le bulletin paroissial à l'occasion de la rentrée des classes en septembre, vous y retrouverez l'éducateur de métier. « Les rêveurs jouissent des journées d'automne, nous avons autre chose à faire que de rêver et la rentrée du monde écolier ne nous a point apporté un peuple de mélancoliques et de rêveurs. Traversez la rue St-Amable aux heures de récréation de nos enfants : la vie déborde dans les cours, les plus ardents entraînent les timides et le tourbillon ne s'arrête qu'au son de la cloche. A l'intérieur de l'école, c'est encore la vie, mais une vie plus complète et plus féconde que celle du dehors.

Je ne sais rien de plus captivant que le spectacle d'une classe où un maître dirige à son gré l'attention de ses écoliers. Métier impossible, croira-t-on, que de fixer la mobilité de ces mouches volantes et de leur tracer le chemin. Le maître y arrive le plus aisément du monde en éveillant tour à tour, les yeux, les oreilles, l'imagination, la mémoire, l'intelligence, évitant de les lasser par la monotonie prolongée du même objet. Si vous assistiez une fois à ce dialogue du maître et ses élèves, vous seriez émerveillés de l'activité ininterrompue qui règne dans le silence relatif des murs de nos écoles... Les parents s'assureront à la maison que leurs enfants préparent avant de s'endormir le travail du lendemain. Ils liront avec soin le bulletin de notes qu'ils signent chaque mois et s'inspireront de ces notes pour encourager et stimuler les efforts de leurs enfants ».

Malheureusement il y a des parents qui non seulement ne savent pas se faire respecter et ne travaillent pas à la correction

de leurs enfants, mais qui empêchent de le faire et défont même ce que de bons éducateurs ont fait. L'expérience montre que les vacances sont pour beaucoup d'enfants une épreuve terrible.

Le Père Dagnaud fit donc de grandes choses pour sa paroisse. L'œuvre accomplie par lui pendant neuf ans est prodigieuse. Les difficultés provenant des circonstances dans lesquelles il fallait établir l'œuvre nouvelle n'étaient pas faciles à vaincre. Il faut même le reconnaître : ces difficultés étaient si grandes, qu'humainement parlant c'était à peine raisonnable d'entreprendre pareille fondation. Malgré tout, se confiant à la divine Providence, il travailla, peina beaucoup, et forma l'une des plus belles paroisses de Québec.

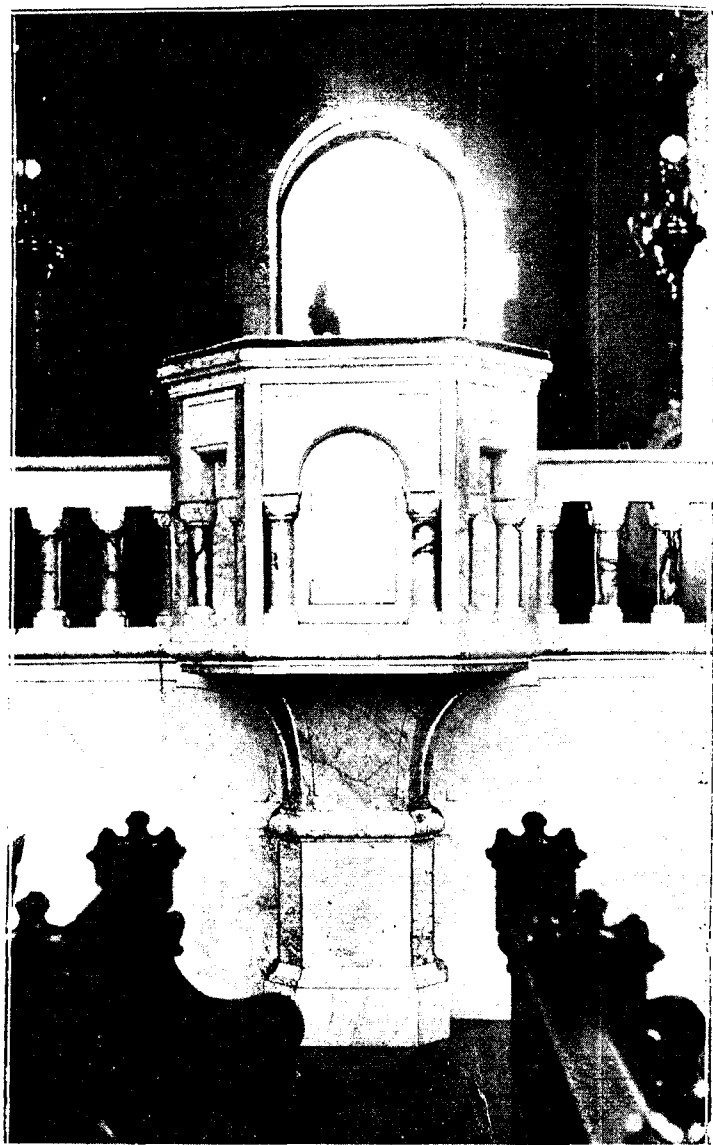
Mais l'influence qu'on exerce dépend encore plus de ce que l'on est que de ce que l'on fait.

Nous dirons donc du Père Dagnaud que dans l'exercice de ses fonctions il fut prêtre par dessus tout, il avait un esprit éminemment sacerdotal. Comme prêtre et

tout spécialement comme prêtre curé, il était chargé d'éclairer les esprits et de sauver les âmes. Les paroissiens ont surtout remarqué en lui deux choses : La clarté de son enseignement et sa grande bonté pour tous.

Il tenait aux instructions catéchistiques et les auditeurs faisaient l'éloge de ces instructions courtes merveilleusement préparées. On se plaint un peu partout dans le monde de l'ignorance religieuse : beaucoup de chrétiens ne connaissent que peu de chose des questions dogmatiques et morales. Cette ignorance ne pouvait guère exister chez les auditeurs assidus du Père Dagnaud. Il traitait avec aisance les sujets les plus relevés, s'exprimait dans un langage agréable pour les intelligences les plus cultivées et facile à saisir par tous.

Se tenant au courant des erreurs doctrinales et des misères morales, il maintenait son peuple dans le sens de la vraie doctrine et de la vraie morale. On se souvient des conseils qu'il donnait pour la conservation de la foi intègre : être docile,



ÉGLISE DU ST-CŒUR DE MARIE — La chaire.

méditer les faits, les vérités, éclairés par la lumière de Dieu ; la négation à priori est toujours déraisonnable. Si l'on traverse une crise d'obscurité consulter nos conseillers naturels, rompre avec les relations d'incroyance. L'Évangile est le livre de notre foi ; les faits de la vie de Notre Seigneur y sont racontés avec un accent si sincère de vérité, si complet que chacun des traits rapportés, chacune des vérités enseignées, nous attache davantage à notre Maître. Cette lecture exerce la même influence que Jésus exerçait lui-même sur les foules, le même charme, le même étonnement. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ». « Celui-là est vraiment le Fils de Dieu ». N'exposons pas nos croyances aux blasphèmes, aux railleries, aux négations des incroyants. Suivons Notre Seigneur, goûtons et pratiquons son enseignement...

Clair dans son enseignement, le Père Dagnaud avait dans ses relations une charité aimable. Il visitait les familles de sa paroisse, passait partout, s'inquiétait de tout. Il s'intéressait à tout, écoutait aussi

volontiers le pauvre que le riche, l'ignorant que l'homme instruit. Aux mamans il parlait de leurs enfants, aux commerçants de leur commerce, aux ouvriers de leur métier, il avait toujours un mot agréable à dire. Pour cela il ne répétait pas à tous les mêmes formules banales, il savait pour chacun la parole qui convient capable de plaire et de toucher.

Sa bonté comme celle de tout vrai prêtre se manifestait envers les pécheurs au tribunal de la pénitence. Nous croyons qu'on peut dire de lui, qu'il ne s'habitua jamais à entendre les confessions, c'est-à-dire qu'il ne s'y porta jamais comme à un acte vulgaire. Il y fut toujours le médecin habile tenant à chacun le langage convenable et lui indiquant le remède salulaire. Il y fut toujours un Père très bon, se rappelant le conseil de saint Jean Eudes qui demande à ses prêtres de ne porter au confessionnal qu'un cœur rempli de mansuétude.

Cependant la bonté du confesseur si elle finit par être connue reste en grande partie secrète. Une autre bonté très remar-

quée chez le Père Dagnaud ce fut celle qu'il manifesta aux malades et aux pauvres.

Il se tenait constamment à la disposition des malades ; les visiter, c'était disait-il, très justement d'ailleurs, l'un de ses grands devoirs. Au milieu de ses occupations, il accordait autant que possible, un souvenir efficace à l'ouvrier retenu sur un lit de douleur par l'épuisement et la fièvre, à la mère de famille impuissante à remplir la tâche quotidienne, au vieillard infirme trop souvent livré à la solitude, à d'autres malades qui ne connaissent pas les besoins matériels mais dont la souffrance et l'ennui appellent une consolation.

On ne saurait oublier que l'homme est un être essentiellement sociable et qu'il a besoin dans ses épreuves de s'appuyer sur une affection et un dévouement sincère. Même les natures les plus énergiques, attendent une parole d'encouragement et d'espérance. Le Père Dagnaud écoutait partiellement les plaintes et disaient la parole consolante attendue.

Lisez cette lettre adressée à une personne qui vient de perdre sa mère :

Plancoët, 25 sept. 1929

Mon enfant,

Je ne vous dirai pas les paroles que le monde emploie pour consoler, elles sont vides de sens et nous laissent avec notre douleur. Votre Mère est avec le bon Dieu ou sur le chemin, et elle vous attend. Son départ a été une délivrance pour elle, et la réunion ne tarde jamais, étant donnée la brièveté de la vie. Vivez avec votre chère défunte par la prière, le souvenir et le désir de la revoir.

Nous sommes dans la misère et nous nous y plaisons. Nous ne vivons du bon Dieu qui peut seul nous donner le bonheur, qu'avec regret et comme malgré nous.

Profitez de votre épreuve, mon enfant, pour mettre votre confiance entière dans le bon Dieu. Il est notre véritable Père,

et Il a pour vous une bonté dont vous n'avez qu'une faible idée. ”

Tout cela lui conciliait la sympathie et l'affection de tous. Que de fois il lui est arrivé en quittant des malades d'entendre des paroles de reconnaissance comme celles-ci : « Votre visite m'a fait du bien, je vous remercie ; vous reviendrez n'est-ce pas ? » Quant aux pauvres on serait tenté de dire qu'il les a souvent reçus avec trop de bonté. Ils venaient à lui avec confiance et il ne leur refusait jamais l'aumône. Bien souvent il fut trompé. Aux conférenciers de St-Vincent de Paul, il prêchait souvent la charité intelligente. Oserons-nous dire que la sienne ne l'était pas toujours. Trop bon, il fut victime de certains procédés assez connus : trucs de la quittance du logis, du billet de chemin de fer, des enfants qu'on envoie mendier...

Comme il aimait les pauvres, il conversait volontiers avec eux, était bien aise d'être approché par eux à l'église, sur la rue et ailleurs « Ce que vous faites aux plus

petits des miens c'est à moi que vous le faites ». Le Père Dagnaud aura beaucoup fait de ce côté « Que le pauvre est grand envisagé en Jésus-Christ ! » disait saint Vincent de Paul. C'est ainsi que le Père les envisageait, et c'est pour cela qu'il les aimait.

Il attribuait tous les succès de son ministère, de ses travaux et de ses peines à la protection du saint Cœur de Marie. C'est à ce cœur très saint qu'il demandait le courage dont il avait besoin dans les heures difficiles. On aperçoit au bas de l'église une statue qu'il appelait la statue de Notre-Dame du Perpétuel Miracle. D'après les désirs du curé fondateur elle restera là pour attester ce que la paroisse doit à la Très Ste Vierge.

CHAPITRE VII

DERNIÈRES ANNÉES

Depuis 1923 la santé du Père Dagnaud diminuait sensiblement. Il ne parlait guère de ses souffrances à son entourage : cependant il disait parfois ses inquiétudes ou plutôt on les devinait dans ses conversations.

Les lettres qu'il adressait à sa famille sont plus explicites : « A mesure que nous avançons, nous approchons du terme et nous devons nous attendre à ne pas atteindre la fin des années commencées. A la garde et à la volonté du bon Dieu ! ». « Il est temps de regarder en haut et de se préparer à rendre nos comptes. Une fois tous rendus, la réunion sera éternelle »... « L'âge amène des misères qui nous détachent de bien des niaiseries... Tout s'alourdit et tout nous invite à tenir nos comptes en règle et à nous attendre au signal du départ. »

Les paroissiens du St-Cœur de Marie se souviennent peut-être d'un sermon qu'il leur donna en 1926 un peu après Pâques sur le soin que nous devons avoir de notre âme : « Nous avons soin de nos affaires temporelles disait-il parce que nous sommes aiguillonnés par le besoin matériel, la nourriture, le vêtement ; aiguillonnés aussi par le désir de bien être, le désir de notre ascension dans l'ordre social, le désir de maintenir notre condition. Le soin de l'âme reste secondaire, ses besoins d'ordre surnaturel, restent cachés à notre sensibilité, à notre raison et aussi aux autres hommes,.. ils sont accessibles uniquement à notre foi... la ruine de l'âme, l'absence de Dieu n'affectent pas essentiellement notre vie matérielle, ni intellectuelle... aucun changement n'apparaît. De là de grands dommages : stérilité de la vie, incertitude de l'éternité compromise, aucun secours dans nos tentations, dans nos difficultés, aucun soulagement dans nos peines... Décidons-nous aujourd'hui, ajoutait-il, c'est une affaire personnelle, ré-

glons-la nous mêmes. » Puis pour amener ses paroissiens à prendre cette décision, il montrait en quelques mots combien notre vie est facilement abattue promptement anéantie." Aux jours de notre force, nous formons les projets les plus aventureux, les difficultés ne comptent pas, agir est notre vie. Et voici qu'un jour nous nous apercevons que nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes. Tout nous fatigue, tout nous est à charge, le moindre mouvement nous abat ; nous éprouvons des répugnances insurmontables pour ce qui nous plaisait le plus autrefois. Et puis voilà qu'un jour nous entrons dans l'impuissance : nous sommes malades... » Il donnait évidemment là le fruit des méditations qu'il faisait sur lui-même depuis de longues semaines.

Quelque temps après, le médecin l'ayant examiné, interrogé, lui demandait de renoncer au travail, d'avoir beaucoup de prudence : il ne pouvait se le dissimuler, il était gravement atteint ; peu à peu son triste état de santé allait lui demander de

dire adieu à ce qui remplissait sa vie. « Les nerfs se sont lassés de leur métier, écrit-il le 10 novembre 1926, et le cœur s'est mis en grève, cette fois je suis bien au repos : Sainte messe le matin, bréviaire, chapelet, une sortie de vingt minutes à une demi-heure, visite à l'église : voilà ma journée. Je suis soigné comme un prince : le Dimanche j'assiste à la Grand'messe et aux Vêpres, pas de confessions, pas de sermons. »

Un mieux relatif se produisit pourtant et le 20 décembre il écrivait : « ma santé s'améliore tout doucement, je n'ai pas encore repris mon ministère : j'ai l'intention de dire un mot aux fidèles au premier de l'an. Les nerfs et le cœur ne sont point aussi facile à remettre à 68 ans qu'à 20 ans. »

Hélas il dut renoncer à donner ce sermon auquel il tenait tant. Un de ses vicaires prit la parole à sa place pour dire aux paroissiens les vœux de leur curé. Il put tout de même, assis dans un fauteuil recevoir à la sacristie les souhaits de tous.

La maladie allait l'arracher davantage à ses relations extérieures. Sur les conseils du médecin, il suivit un traitement de plusieurs semaines à l'hôpital. « Je suis entre les mains d'un docteur qui me couvre d'eau chaude et froide, écrit-il, le 7 mars 1927, il me transperce d'électricité. C'est un charmant homme qui affirme devoir me guérir. Allez-y voir ! Cependant, j'espère; il m'a même promis de me laisser prêcher un quart d'heure à Pâques. »

Il prêcha en effet le jour de Pâques et même une autre fois, mais il ne put reprendre son ministère. Se voyant incapable de remplir ses fonctions de curé, il donna sa démission et le samedi 13 août il quittait le presbytère du St-Cœur de Marie, pour se retirer au Séminaire des Eudistes à Charlesbourg. Le lendemain les Pères vicaires lurent au prône de toutes les messes la note suivante : « Le Père curé retiré depuis hier à notre séminaire de Charlesbourg nous prie de vous demander pour lui un souvenir dans vos prières. Il vous remercie d'avoir adouci sa tâche par votre

soumission et vous supplie de rester bien unis à Notre Seigneur par la garde des lois de Dieu et de l'Église, la pratique de la Sainte Eucharistie et la dévotion à la Sainte Vierge et à Saint Joseph. Il est heureux de vous remettre entre les mains du Père de la Cotardièrre qui arrivera mercredi et dont vous connaissez la piété, l'intelligence et le dévouement. Il vous bénit de tout cœur et vous restera attaché par les liens de la prière. Il veut aussi remercier publiquement ses deux vicaires qui lui ont été si dévoués et tout particulièrement le Père Vincent depuis la première heure son compagnon infatigable et son aide indispensable dans la recherche des ressources nécessaires à notre paroisse ; nos Pères missionnaires toujours prêts à nous aider dans le ministère paroissial, les religieuses du Bon Pasteur dont la charité nous a servi de berceau, les Chers Frères et les Chères Sœurs qui se devouent si complètement à l'instruction de vos enfants ; les membres si zélés de toutes nos œuvres paroissiales (chœur de chant, œu-

vre du Tabernacle etc...) MM. les Marguilliers dont il a apprécié le concours bienveillant et éclairé. »

Le Dimanche suivant 22 août, le Père de la Cotardière prenait possession de la cure et faisait un bel éloge de son prédécessaeur : « Notre Congrégation avait choisi le Père Dagnaud pour fonder cette paroisse parce qu'elle avait confiance en son savoir-faire, en ses talents, en sa vertu peu commune... L'œuvre accomplie depuis neuf ans tient du prodige... le Père se retire laissant une paroisse bien établie au temporel comme au spirituel ».

La séparation fut très pénible au Père Dagnaud. Quelque temps après il eut le plaisir de recevoir dans sa retraite une visite officielle de ses anciens paroissiens : « cinquante paroissiens de St-Cœur de Marie, Marguilliers en tête, raconte un journal de Québec, ont fait le voyage de Québec à Charlesbourg pour présenter à leur ancien curé, le Révérend Père Pierre-Marie Dagnaud, retiré depuis un mois au Séminaire des Eudistes, une jolie bourse,

témoignage de reconnaissance de toute la paroisse, leurs hommages respectueux et leurs souhaits de rétablissement.

“Le Père Dagnaud qui avait été prévenu de cette manifestation, attendait ses fidèles paroissiens avec cet aimable sourire qui lui gagne tous les cœurs. Après avoir échangé avec chacun une cordiale poignée de mains, il accompagna sa paroisse dans la chapelle des scolastiques, d'où le Saint-Sacrement avait été retiré. C'est là qu'eut lieu la présentation. Elle fut suivie d'un touchant et spirituel discours de l'ancien chef spirituel du Saint-Cœur de Marie.

“Le Père Vincent, collaborateur du Père Dagnaud depuis le premier jour à Québec, accompagnait les délégués et prit place à côté de son ancien curé, pendant que le groupe se distribuait dans les stalles des scolastiques. Dans l'assistance on remarquait le lieut-col. L.-G. Chabot, marguillier en charge, et quatre autres marguilliers : M. le chevalier J.-N. Miller, M. le chevalier C.-A. Langlois, M. Octave Bédard et M. Léonce Huot. Citons encore un des

plus vieux paroissiens, M. François Delisle, de la rue Scott.

“ Le lieutenant-colonel Chabot prit la parole au nom de tous. « Ce sont vos anciens paroissiens », dit-il au Père Dagnaud, « qui viennent vous offrir leurs hommages et leurs vœux. Votre prompt départ les a surpris et ils n'ont pas eu le temps de vous exprimer comme il convenait leur reconnaissance. Le groupe ici présent a pris l'initiative d'une souscription qui a pour but de vous permettre un voyage de repos en Europe. Le montant aurait pu être plus élevé mais nous avons voulu que tous y contribuent, les pauvres comme les riches. Il a été recueilli en une heure ou deux dans toute la paroisse, où votre souvenir, Révérend Père, durera toujours. Vos anciens paroissiens prient aussi le ciel de vous rendre la santé et de vous conserver longtemps. Ils souhaitent, lorsque, le plus tard possible, viendra la séparation définitive, vous retrouver tous de l'autre côté, bienheureux si Dieu leur accorde un place derrière la vôtre ».

Le porte-parole de la délégation remit ensuite à l'ancien curé de Saint-Cœur de Marie une bourse contenant 858 piastres.

— « Je vous remercie de tout mon cœur », répondit le Père Dagnaud, réprimant son émotion : « Je ne vous remercie pas tant de la somme d'argent que vous m'offrez et qui ne doit pas dire grand'chose au cœur d'un prêtre, que du sentiment qui anime votre geste généreux et de la manifestation de ce sentiment. Un curé reste attaché par toutes les fibres de son cœur à ses anciens paroissiens. Je vous remercie donc encore une fois, celui — ou ceux, car il y en a eu peut-être plusieurs — qui a eu l'idée d'organiser cette démonstration. A certains moments, je suis tenté de me demander : « Mais où est mon mérite ? » Saint Paul, tout en affirmant son droit au temporel, travaillait de ses mains à sa propre subsistance. C'est une gloire dont vous me dépouillez ce soir. Mon ministère parmi vous étant achevé — il me reste cependant celui de la prière — peut-être eût-il mieux valu me dépouiller moi-même complètement.

L'offrande, en tout cas, sera bien employée. Servira-t-elle à m'envoyer reposer dans mon pays ? L'air du pays est bon. J'avais rêvé, assez petit, de voir des pays étrangers. Eh bien, j'avais quarante ans quand je suis parti pour le Canada, où je devais encore me trouver chez moi. Lorsque l'on retourne dans son village natal, à mon âge, il y a pas mal de gens qui sont disparus. Les enfants de chœur d'autrefois, il n'en reste plus. Quant aux autres plus âgés, il y a longtemps qu'ils ont pris le chemin du ciel.

« Je me rappelle », poursuivit le Père Dagnaud, « que la veille de mon premier sermon, dans le pays qui m'a vu naître, j'étais allé me promener dans le cimetière, près des tombes. Un cimetière, y a-t-il un endroit plus propice pour préparer un sermon ? Dernièrement, dans mon ancienne paroisse en Nouvelle-Écosse, j'ai voulu encore méditer dans le cimetière. Alors, je me disais, pensant à tous les anciens que j'ai connus : « Un tel, un tel, où est-il aujourd'hui ? » C'est un peu l'idée

qui me trotte dans la tête quand on parle de voyage près de moi. Mais, encore une fois, l'air du pays est bon. Je m'en suis rendu compte lors de ma dernière visite en France lorsque j'ai déposé à Paris l'ob-session de notre dette paroissiale. Tout a été fini après cela. Si je vais encore en France vous m'aurez procuré le moyen de retrouver peut-être la santé. Pas la santé complète, car, à 69 ans, il est inutile d'y songer, mais juste assez, disons, pour faire un peu de ministère. En tout cas, si votre offrande ne servait pas à ce voyage, soyez tranquilles : elle sera dépensée en bonnes œuvres, probablement en bonnes œuvres qui vous toucheront de près les uns et les autres.

« Lorsque vous détachez la branche d'un arbre », dit encore l'ancien curé de St-Cœur de Marie, « il y a une cicatrice. Disparaît-elle complètement ? Elle devient de moins en moins sensible, mais il en reste toujours quelque chose. Il n'était pas possible que je continue de porter le fardeau que l'on m'avait mis sur les épaules. Cependant, il y a un sentiment que vous

ne connaissez pas et qui est celui de la paternité spirituelle. Je continue de l'éprouver à votre égard. Dans mon cœur vous êtes au premier plan. Tous les jours, je pense à vous pendant ma messe ou en récitant le chapelet. Je n'ai pas peur de la vie future parce que j'ai confiance en la bonne Vierge. Nous autres, catholiques, pourquoi aurions-nous peur ? Nous avons offensé Dieu, mais il y a sa Bonne Mère qui nous protège. J'espère donc aller au ciel et y revoir tous mes anciens paroissiens, comme le disait tout à l'heure M. Chabot. Si j'arrivais au Paradis, avant vous, je crois bien que je m'efforcerais de vous y attirer, au temps voulu bien entendu.

« Aimez bien votre paroisse », poursuivait le Père Dagnaud : « soyez fiers d'être du Saint-Cœur de Marie. Estimez toutes les paroisses au-dessus de la vôtre si vous le voulez, mais aimez la vôtre au-dessus de toutes. Je me rappelle nos modestes débuts dans la chapelle du Bon Pasteur. Alors, il était difficile de vous réunir tous. C'est par une grâce spéciale, que j'attribue

à Notre-Dame du Perpétuel Miracle, que nous avons fini par former une seule grande famille. Conservez intact le lien qui vous unit et, le dimanche et aux grandes fêtes, que l'on vous voit tous autour de vos prêtres. Vous avez ici le Père Vincent. Nous avons travaillé ensemble depuis le premier jour au Saint-Cœur de Marie. Il a le pas plus menu que moi, c'est le plus jeune, et j'ai récolté pas mal d'honneurs qui lui reviendraient. Dans l'œuvre que nous avons accomplie je serais embarrassé de séparer ce qui est à lui de ce qui est à moi. Pour le matériel il a fait plus que moi. Qu'il continue ce travail au milieu de vous.

« Vous allez vous en retourner. Dites aux vôtres tout le bien que je pense de vous. J'aurais l'occasion, je l'espère, de vous revoir tous, même de parler encore dans votre église. Au revoir, car adieu c'est trop triste. Venez causer avec moi de temps à autre. Je suis gâté par le Bon Dieu. Au St-Cœur de Marie j'avais un parc splendide (les Champs de Bataille). Ici, c'est un jardin merveilleux dans lequel je me



Statue de N.-D. du Perpétuel Miracle.

promène tous les jours en propriétaire, et que je regrette que vous ne puissiez voir au clair de lune. Toutes les fleurs de la création s'y étalent. Venez les admirer pendant le jour. Ici aussi j'ai ma paroisse. Elle n'est pas aussi nombreuse que la vôtre car elle se compose de 6 religieuses à qui je donne des conférences deux fois par mois. J'ai aussi l'occasion de parler aux séminaristes. Il n'y a rien de meilleur pour l'esprit, croyez-moi.

« Continuez de prier pour moi », dit encore le Père Dagnaud : « Je serai toujours heureux de porter le titre de curé honoraire du Saint-Cœur de Marie. Ma grande consolation, c'est de vous laisser en très bonnes mains. Je n'ai pas à vous vanter les qualités du Père qui m'a succédé et que vous avez eu comme Vicaire pendant deux ans. Vous ne pouviez pas tomber en de meilleures mains. Tomber, cela exprimerait l'idée d'une chute. Disons que vous ne pouviez pas vous élever en de meilleures mains ».

Des applaudissements chaleureux marquèrent les dernières paroles de l'ancien curé du Saint-Cœur de Marie, qui se mêla ensuite au groupe de ses anciens paroissiens, s'entretenant avec chacun d'eux. Discrètement M. Henri Charlotin profita de ce moment pour lui remettre une autre bourse au nom de la Société Française de Bienfaisance, dont le R. P. Dagnaud a été l'aumônier depuis la fondation de la paroisse du St-Cœur de Marie.

Bien que la lune ne brillât pas, le Père Dagnaud voulut amener ses anciens paroissiens visiter son jardin, qui est vraiment une merveille, en haut de la côte du Roi, d'où il domine tout Québec. Les fleurs n'étaient pas visibles mais elles avaient un si enivrant parfum ! C'est dans cette atmosphère que tous les jours le premier curé du Saint-Cœur de Marie prie pour ses anciens paroissiens qui ne l'oublient pas, en attendant l'éternelle réunion dans les jardins du Paradis. » (1)

¹ *L'Événement.*

La vie silencieuse et forcément austère d'un grand séminaire ne convenait guère à une âme comme la sienne portée plutôt à la tristesse, il resta deux mois dans cette maison où on l'entoura d'ailleurs d'une grande charité ; mais en novembre il revenait au St-Cœur de Marie. Se retrouvant au milieu des siens, la vie lui parut moins pénible. A part quelques petites sorties, il passa presque tout son temps dans sa chambre de malade.

Au début du carême 1928, il eut une forte crise d'anémie qui l'obligea à garder le lit jusqu'au mois de juin et le conduisit aux portes du tombeau. Nous nous reprocherions de ne rien dire ici des traits édifiants dont nous avons été témoins. Presque toujours le prêtre malade repassant les années écoulées de sa vie, surtout quand ses années sont nombreuses, est effrayé des responsabilités encourues et de ses imperfections. Toute faute grave mise à part, que de négligences après tout dans le service de Dieu, que d'omissions dans l'usage des grâces ! Lui au contraire, montrait

cette grande confiance en la bonté divine qu'il avait si souvent prêchée aux autres. Il bénissait la souffrance qui purifiait son âme et allait la rendre digne d'entrer dans la société des saints.

La nuit généralement si bienfaisante, avec son silence et sa solitude, ne lui apportait souvent que des angoisses. La maladie est ennemie du sommeil et l'insomnie le fit beaucoup souffrir. En vain essayait-il d'endormir la nature en éloignant les préoccupations troublantes. Malgré sa conscience très calme et sa confiance en Dieu, son imagination très vive lui retraçait avec vigueur les jours anciens, sa vie passait et repassait devant lui. Tout cela le poursuivait, s'imposait à son esprit, il entrait parfois dans un état d'âme difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas éprouvé ou pas vu de près ces sortes de phénomènes. « C'est comme un dédoublement, disait-il parfois, tout se disloque chez moi, tout s'effondre, dans ces moments-là, je suis effrayé. » Au milieu de ses angoisses, il méditait la passion de Jésus-Christ, la

nuit douloureuse de Gethsémanie : « Je ne puis pas me plaindre disait-il, Notre Seigneur a souffert plus que moi dans son âme ».

Quelquefois dans la seconde partie de la nuit, des bruits montaient de la rue. Ceux qu'on a coutume de regarder comme les privilégiés de la terre, passaient en automobile pour rentrer dans leurs demeures. Ils revenaient du bal, du théâtre, de quelque soirée mondaine. « Pour tous ceux-là, disait-il, je prie, je demande au bon Dieu de leur faire comprendre que la vie n'est pas une partie de plaisir. »

Si le sommeil refusait toujours de venir, il prenait son chapelet entre ses mains. Rien qu'en le déroulant, sans prononcer une parole il se sentait moins seul : la Consolatrice des affligés lui paraissait tout proche.

Le jour lui apportait un peu de distraction ; la visite de ses confrères, la visite aussi de quelques paroissiens, visites de vraie sympathie. Pour toutes les paroles d'encouragement et d'espérance, il manifestait sa reconnaissance.

Chaque matin il recevait la Ste Communion et quand on le pouvait on célébrait la messe dans un oratoire près de sa chambre. C'était sa grande consolation. De son lit de malade, il contemplait le crucifix et on lui faisait plaisir en ornant de fleurs la statue de la Sainte Vierge.

Grâce sans doute aux nombreuses prières faites à son intention, il se rétablit quelque peu avec la belle saison et put reprendre la célébration de la messe. Ses supérieurs lui ayant proposé le retour en France, il accéda à leur désir et s'embarqua en septembre sur l'Ascania.

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES ANNÉES (*suite*)

EN FRANCE

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur, qu'il fit une dernière prière dans sa très chère église avant de quitter Québec. On imagine facilement les sentiments qui se pressaient alors en son âme ; on le voit jetant un dernier regard sur l'autel et sur la statue de la Sainte Vierge, la statue de Celle qu'il appelait Notre-Dame du Perpétuel Miracle. « Si, mes enfants de Québec étaient là, écrivait-il, quelques jours plus tard, la vie serait agréable ; la distance qui nous sépare augmente, je ne vous suis plus que par la pensée et la prière. Gardons ce lien... La traversée est bien calme, on dirait la descente du St-Laurent qui se continue... j'ai pu célébrer la messe tous les matins... Après demain, Nativité de la bonne Vierge, nous toucherons aux côtes de France... »

« Je suis à Paris depuis une douzaine de jours, écrivait-il le 18 octobre. J'ai passé trois semaines avec mon frère à Besançon, pays de montagnes et d'horizons très beaux... Ici je sors matin et soir si le temps le permet... Vous devinez que ma pensée et mon cœur sont au St-Cœur de Marie et à mes enfants de Québec ; je suis sans attache à Paris : trente ans de Canada m'ont enraciné dans son sol ».

Il fut nommé supérieur à la Corbinaie, jolie propriété située dans la petite ville de Plancoët au diocèse de St-Brieuc, en Bretagne. Les Eudistes y avaient établi leur juvénat mais en 1903 la maison fut fermée comme tant d'autres, les lois sectaires interdisant l'enseignement aux membres des congrégations. Ils purent cependant y rentrer quelques mois après, le gouvernement les autorisant à en faire l'asile de leurs vieillards et de leurs malades. C'est là que le Père Dagnaud allait passer les derniers mois de sa vie. « Je suis fixé à Plancoët, écrit-il, à la tête d'une maison de malades. Comme j'ai bonne apparence

on m'a prié d'en prendre la direction. Nous sommes 11 pères, 5 religieuses, 3 frères, et 2 enfants qui font leurs études. Trois des pères sont valides, tous les autres sont plus ou moins infirmes. Nous avons une jolie chapelle où je pense à mes enfants de là-bas. C'est là qu'il faut nous retrouver. Il n'y a pas de distance pour l'âme et la prière traverse l'océan comme l'éclair ».

Il ne devait guère s'absenter de Plancoët. Cependant au mois de juillet 1929 il alla passer quelques jours à Bains dans sa famille et entreprit ensuite le voyage de Lourdes avec le Père Vincent. Sa grande piété envers la Sainte Vierge lui faisait désirer depuis longtemps ce pèlerinage « Quelques jours auprès de la grotte où elle s'est montrée me permettront de préparer plus parfaitement l'entrevue avec le bon Dieu en entrant dans l'éternité, il est temps d'y penser »... « J'ai fait mon pèlerinage à Lourdes, écrit-il ensuite, Lourdes garde toujours le parfum du passage de la Bonne Vierge. On prie sans effort et on laisse volontiers sortir les larmes quand elle

le demandent. Les pèlerins y étaient nombreux et la procession du St-Sacrement émouvante avec le grand nombre de malades étendus sur le parcours. Que de fois je me suis dit en présence de toutes ces misères : la souffrance doit être bien utile à l'homme puisque le bon Dieu qui est si bon et la Bonne Vierge si aimable ne la font pas disparaître... J'ai prié pour tous mes enfants, c'est le seul lien qui me rattache à eux ».

Hélas ! ce voyage si désiré le fatigua beaucoup et de retour à Plancoët il dut s'aliter pour deux grands mois après lesquels grâce aux bons soins dont il fut entouré il put reprendre encore sa vie habituelle et suivre le règlement de la communauté.

Quoique malade, il ne consentit guère au repos complet en dehors de ses crises d'anémie ; il avait l'habitude du travail et l'inaction était pour lui une souffrance. C'est ainsi qu'il prêcha encore plusieurs sermons à la chapelle de la communauté,

à l'église paroissiale et aux environs. Partout on était heureux de l'entendre.

Le 7 juillet 1929 il prêchait à St-Lormel, paroisse voisine de Plancoët à l'occasion de la fête patronale. Le souvenir de sa paroisse du St-Cœur de Marie le hantait. Après avoir montré en saint Lunaire une foi intelligente qui se rend compte des motifs de crédibilité, une foi active qui se traduit par des actes et pénètre toute la vie, il parla de la Province de Québec. Pour connaître l'état religieux d'un pays, expliquait-il, je visite les familles, les écoles, les églises, j'examine la vie sociale. Les Canadiens français auraient été heureux de l'entendre faire l'éloge de leurs familles qu'il montra nombreuses et donnant à Dieu la première place, de leurs écoles où l'on continue l'enseignement de la famille et où l'on apprend aussi à respecter les lois de Dieu, de leurs églises qui se remplissent le Dimanche et ne sont pas désertes dans la semaine, de leur vie toute imprégnée de religion. Il parla du magnifique congrès marial à

Québec et rehaussé par la présence des ministres.

Il demanda ensuite aux fidèles de s'examiner : que sont vos familles, vos écoles, vos églises, quelle est votre vie sociale ?... Il faut choisir entre remonter la pente et vivre ou la descendre et mourir.

...Vous la remonterez, les enfants seront nombreux autour de votre table, vous les confierez à des maîtres qui continueront votre enseignement, vous fréquenteriez les sacrements, vous affirmeriez dans votre vie publique vos croyances intérieures.

...Peu après il prêchait pour une première messe à Bains sa paroisse natale. Le Dimanche de la Quasimodo 1930 il s'adressait à la chapelle aux juvénistes des Eudistes venus de Redon en vacances. Il leur parla de la vocation sacerdotale et eudistique faisant le commentaire de cette parole du Sauveur : « ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » Cette vocation dit-il, il faut la désirer, la demander par la prière, la re-

commander à la Sainte Vierge, la préparer. Il est nécessaire que le tronc de l'arbre soit sain pour recevoir la greffe sacerdotale. Puis il insiste sur quelques qualités fondamentales et essentielles : la droiture, le dévouement, l'amour du travail.

Tous ceux qui ont connu le Père Dagnaud jugeront par ce petit compte-rendu, que malgré la diminution des forces physiques la vigueur intellectuelle restait la même.

Ces petites prédications ne l'empêchaient pas de s'occuper de la communauté. « Je puis remplir les devoirs très doux de ma charge, écrit-il, les pères infirmes sont de bonne humeur et la vie sans être une merveille de gaîté se tient dans les conditions de vie ordinaire. Nous sommes plus joyeux que dans le monde. »

Il était bien choisi comme supérieur d'une maison d'infirmes. « La charité du Père Dagnaud pour les pauvres est universellement connue, nous écrit un confrère qui a vécu avec lui au Canada, peut-être ne connaît-on pas aussi bien sa bonté

pour les malades. Je l'ai connue, non pas par ouï-dire mais par expérience et je l'ai fort appréciée. Il ne savait rien leur refuser. Je lui demandai un jour la permission d'acheter un remède. « Vous n'avez pas besoin de permission pour cela » répondit-il. Je me gardai de prendre cette parole au pied de la lettre, mais j'y ai toujours vu son grand désir d'accorder aux malades tout ce qui pouvait contribuer à les soulager. Lors de sa maladie j'eus l'occasion de le visiter souvent. A peine avait-il répondu à la question habituelle « Comment allez-vous mon Père » qu'il s'empressait de vous demander « Et vous même, comment allez-vous ? » oubliant ses propres souffrances pour penser à celles des autres. Je l'avais trouvé si bon pour moi qu'après son retour en France je me fis un devoir de lui écrire pour lui témoigner toute ma reconnaissance. » A Plancoët le Père Dagnaud s'appliquait à rendre les autres heureux s'efforçant de donner à tous un peu de bonheur. La distraction est souvent aussi nécessaire pour l'esprit que l'exercice

pour le corps. La solitude, le silence, l'inactivité ont leurs tristesses et le tête-à-tête perpétuel avec soi-même n'est déjà pas si agréable. C'est un grand art que de savoir parler à ceux qui souffrent ; le Père Dagnaud le connaissait.

Chaque jour il visitait ses confrères retenus dans leurs chambres et quand on lui faisait remarquer la fatigue qui lui causait la montée des escaliers : « C'est mon devoir, disait-il, j'irai jusqu'au bout ».

Son infirmière habituelle ayant été atteinte d'une phlébite et obligée de garder le lit, il lui rendit visite tous les jours. Le dernier jour se sentant plus faible il lui donna sa bénédiction avant de la quitter : « Je ne reviendrai plus, dit-il, mais nous resterons unis dans la souffrance et nous prierons l'un pour l'autre. Je ne vous oublierai pas, vous serez bientôt guérie, mais moi, je m'en vais. »

Une de ses grandes préoccupations c'était de maintenir et d'augmenter la piété et la charité mutuelle. Il avait tout arrangé pour qu'à chaque heure de la journée il y eut au moins pendant quelques instants

quelqu'un devant le Saint-Sacrement. Il faisait lui-même ordinairement deux assez longues visites à la chapelle vers dix heures du matin et vers cinq heures du soir. « Rendons notre vie méritoire, disait-il dans une conférence à ses confrères, rendons-la méritoire par la fidélité à notre règle, par une grande charité les uns pour les autres. Sachons nous aider, nous réjouir. Faisons de nécessité vertu, acceptons la souffrance ». Il résumait sa pensée en citant cette belle parole de Mgr Roy, archevêque de Québec qui torturé par une maladie extrêmement douloureuse, écrivait de son lit à l'un de ses prêtres mourant comme lui du même mal : « Montons ensemble, mon frère, généreusement, le chemin du Calvaire ». Il suivait lui aussi cette voie royale de la croix. En fait, depuis son voyage à Lourdes il ne s'était guère rétabli. Par trois fois dans le cours de l'année il dut garder la chambre et le lit, se contentant de célébrer la messe quand il le pouvait. La maladie, la faiblesse, l'impuissance d'action augmentaient. Malgré

tout il espère la guérison « Mars nous arrive avec les oiseaux, les fleurs, le soleil, écrit-il à Québec, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir le printemps en Mars. J'ai près de moi des anémones bien épanouies et des marguerites qui me regardent comme si elles étaient mes enfants. Ma santé n'est pas trop mauvaise ; à 72 ans on ne peut pas supposer que les forces seront comme à 20 ans... L'essentiel c'est d'arriver chez le bon Dieu en bon état... L'âge est là qui réclame ses droits et il ne veut pas que je remonte vers la jeunesse. A Dieu va ! Plus tôt nous serons rendus, plus tôt nous serons réunis pour toujours. » Et tout cela n'empêche pas dans son âme un fond de tristesse. « La vie continue très monotone : le tic-tac du moulin qui endort les enfants et les vieux grands-pères. Par bonheur, Notre Seigneur est là dans la chapelle et il est facile d'aller le visiter. Mais là, tout ne va pas tout seul ; la foi est par moment bien sèche et elle ne nous donne qu'un demi-jour, un jour d'étoiles qui nous

assure que nous sommes dans le bon chemin, mais qui n'éclaire pas comme en plein midi. »

Il accepte tout, se conformant à la volonté divine ; monter à l'autel reste sa grande consolation « Priez, disait-il, souvent pour que je puisse dire ma messe jusqu'à la fin ».

Le 15 juillet 1930, déjà très malade il voulut cependant présider la table à l'occasion de la visite d'un confrère étranger. Il fit même préparer pour la circonstance un repas plus soigné et se montra très joyeux. Personne ne se doutait que c'était le repas d'adieu.

Le lendemain il célébra la messe, (c'était la fête de N.-D. du Mont-Carmel) mais il eut de la peine à aller jusqu'au bout. « C'est la dernière, » dit-il en terminant et il fit une action de grâces prolongée. Une heure après on l'aida à se mettre au lit d'où il ne devait plus se relever « Je m'en vais chez le bon Dieu » disait-il. Il répéta souvent ces mêmes paroles à ses visiteurs durant ses derniers jours.

Le jeudi 17, après la visite du docteur il demanda les derniers sacrements qu'il reçut à 3 hrs de l'après-midi répondant lui-même à toutes les prières liturgiques. Quand tout fut terminé s'adressant à ses confrères présents autour de son lit : « J'ai une demande à vous faire, leur dit-il, c'est qu'il y ait toujours des adorateurs à la chapelle ».

L'un des plus anciens malades, le Père Henry, aveugle depuis six ans restait le dernier dans la chambre attendant d'être conduit dehors. La Sœur infirmière le prit par le bras et le fit s'arrêter auprès du lit afin qu'il put une dernière fois serrer la main de son supérieur. Non content de lui serrer la main, il la baisa respectueusement, en lui disant : « mon cher Père, je vous remercie de toutes vos bontés à mon égard et je prie Notre Seigneur de vous rendre la santé, de vous laisser encore longtemps parmi nous » Le cher malade très ému répondit : « que la volonté de Dieu soit faite ! au revoir, au ciel ! »

La journée du vendredi fut assez pénible, mais le samedi le calme habituel était revenu, le sacrifice était fait, il s'abandonnait complètement entre les mains du bon Dieu : « Après tant de grâces recues disait-il, pourquoi craindra-je, la mort ? J'ai dit tant de fois : Notre Père qui êtes aux cieux et c'est chez lui que je m'en vais. » On a remarqué qu'il ne disait jamais « je sais que je vais mourir » mais toujours « je m'en vais chez le bon Dieu. »

Tous les jours il se faisait lire un passage de l'Évangile ainsi que des prières pour la bonne mort ; il invoquait lui-même les saints noms de Jésus Marie et Joseph tenant entre les mains son crucifix et son scapulaire qu'il baisait tendrement. Ne pouvant plus réciter son chapelet, il le faisait dire à haute voix. Parfois un soupir s'échappait de ses lèvres « Souffrez-vous beaucoup, mon Père ? lui demandait-on. Non, disait-il, mais la route est longue, ça fatigue ; » et il ajoutait : « Oh, que le bon Dieu est bon ! »

Vers les derniers jours, il demandait souvent : « est-ce que je vais bientôt partir » et comme on lui répondait que l'heure n'était pas encore arrivée il s'écriait : « Ma bonne Mère du ciel, venez me chercher, oh ! que j'ai hâte de voir le bon Dieu. Quand je serai parti vous réciterez un bon magnificat pour remercier la Sainte Vierge de m'avoir emmené. » Tous les soirs à 5 hrs $\frac{1}{2}$ il envoyait son infirmière à la chapelle : « allez dire au bon Dieu qu'il est bon ! »

La veille de sa mort, il dit à sa garde malade : « Je suis à la porte du Paradis, ne me quittez plus, aidez moi, priez ! » Son visage était rayonnant, il n'attendait plus que l'appel du divin Maître.

Malgré une nuit très pénible, il conserva sa pleine connaissance et vers 5 hrs du matin, il demanda qu'on récitât l'angélus. Ses lèvres tremblantes pouvaient encore murmurer : *Sancta Maria*... Il reçut pour la dernière fois la sainte communion et donna sa bénédiction à ceux qui l'assistaient.

A partir de midi il ne parla presque plus se contentant de répondre par une inclination de tête ou un mouvement des yeux. A deux heures, on récita les prières des agonisants et à 5 hrs^{1/2}, il rendait son âme à Dieu. C'était le Dimanche, vingt-sept juillet.

Les funérailles eurent lieu le mercredi 30. Le clergé était nombreux et la chapelle remplie de fidèles. Le Très Honoré Père Jehanno, actuellement supérieur général, présida le nocturne, le R. P. Jean-Marie Dagnaud frère du défunt, célébra la messe. Monsieur le Curé-Doyen de Plancoët chanta l'absoute et fit la conduite au cimetière. Sa dépouille mortelle repose là à côté de celles de plusieurs confrères qu'il a connus et aimés..

Il laisse à Plancoët parmi les fidèles la réputation d'un saint.

Un câblogramme de Paris en date du 28 juillet apprenait aux Pères Eudistes de Québec le décès du P. Dagnaud. Les témoignages de sympathie furent nombreux. « La mort du R. P. Dagnaud, dit

un journal du matin, est un deuil qui frappe non seulement la communauté des Pères Eudistes à laquelle appartenait ce prêtre distingué, mais aussi le Canada français qui l'avait vu à l'œuvre durant plusieurs années et qui avait été à même d'apprécier l'exquise urbanité de son caractère, son grand cœur et l'affection qu'il portait à sa patrie d'adoption. Lorsqu'il avait quitté les rives du Saint-Laurent pour retourner dans son pays natal, la France, il y a une couple d'années le R. Père Dagnaud avait laissé de profonds regrets ici. C'est qu'il s'était attaché de toutes ses forces à faire revivre dans la paroisse qu'il avait fondée cet esprit de famille dont il était imbu et cela, avec un tel succès, que bien des yeux étaient humides au moment de son départ.

Les paroissiens de St-Cœur de Marie chérissaient leur premier pasteur à plusieurs titres. Il les avait initiés à une vie paroissiale intense en développant chez tous un esprit de famille qui s'est continué depuis. Mais c'est surtout comme prédicateur que

le Révérend Père Dagnaud était aimé et aussi comme directeur de conscience. Ses sermons, d'une pensée élevée, étaient ciselés comme des bijoux et l'on ne savait quoi admirer le plus de la richesse des idées, de la facilité du langage ou de la simplicité de la forme qui savait trouver facilement le chemin de tous les cœurs. Prêtre érudit, le premier curé du St-Cœur de Marie jetait à profusion pour ses paroissiens les trésors de son intelligence et de son cœur. Il avait su s'entourer dès le début de la fondation de St-Cœur de Marie d'auxiliaires précieux qui lui facilitèrent énormément la tâche écrasante de mener à bonne fin ses travaux d'organisation. Et il avait vu également la Reine du Ciel bénir ses efforts d'une façon particulière puisque la paroisse qu'il avait fondée sous l'égide de la Sainte-Vierge se développa rapidement et sans heurt. En 1928, lorsque la paroisse du St-Cœur de Marie célébra le dixième anniversaire de sa fondation, le Révérend Père Dagnaud qui avait abandonné à cette époque la direction de la paroisse à

cause de la maladie ne voulut pas laisser passer cette fête sans faire quelque chose de son côté. D'une plume alerte, il avait noté au jour le jour tous les faits importants de l'histoire du St-Cœur de Marie. C'est ce volume riche de souvenirs précieux qu'il dédia à ses anciens et chers paroissiens.

A cause de son âge avancé et de la maladie, le Révérend Père P.-M. Dagnaud avait abandonné la direction de la paroisse il y a deux ou trois ans. Il se retira sans bruit au Séminaire des Eudistes à Charlesbourg mais bien des fois, les fidèles du St-Cœur de Marie ont pu voir leur ancien pasteur à genoux dans l'un des bancs de son église. La communauté des Eudistes le rappela en France quelque temps après. Il quitta Québec avec la même simplicité et ce ne fut qu'après son arrivée en France que l'on apprit son départ. Il s'est éteint sans bruit comme il avait vécu mais sa disparition comme celle des gens de cœur sera regrettée éternellement à Québec. »

Le dimanche suivant au prône de toutes les messes, le R. P. de la Cotardièrre soulignait en termes émus la disparition du curé fondateur. « Le deuil profond qui vient de s'abattre sur la Congrégation des Eudistes, dit-il, affecte vivement la population du St-Cœur de Marie où le R. P. Dagnaud s'est dépensé avec tant de dévouement, d'abnégation et de piété, pendant plusieurs années... Est-il besoin de vous recommander de prier pour le R. Père Dagnaud. Les témoignages de sympathies de toutes sortes qui nous sont arrivés, les messes offertes, suffiraient à nous prouver, si c'était nécessaire, que le souvenir du Père est resté bien vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu. Un mot, reçu lundi dernier, le 28, et écrit alors qu'il se sentait gravement atteint, nous montre, par son contenu, qu'une des dernières pensées du Père Dagnaud a été pour cette paroisse qu'il a fondée et pour laquelle il s'est dépensé sans compter. »

« Continuez donc, bien chers frères, à prier pour le repos de son âme et placez-

le parmi les grands bienfaiteurs dont vous vous souvenez devant Dieu, tous les jours de votre vie ».

Un service funèbre fut célébré en l'église du St-Cœur de Marie pour le vénéré défunt.

« A en juger par le nombre des prélats et autres membres du clergé qui avaient pris place dans le sanctuaire et par le nombre des paroissiens qui ont assisté à l'imposante cérémonie, dit encore un journal, le souvenir du R. P. Dagnaud est bien vivant dans le cœur des québécois.

Monseigneur P.-H. Bouffard, curé de St-Malo, a célébré le service funèbre. Il était assisté du R. P. Boudin, M. S. S., et de M. l'abbé A. Laliberté, du Séminaire, comme diacre et sous-diacre.

Dans le sanctuaire, Sa Grandeur Monseigneur Plante, auxiliaire de Son Éminence le Cardinal Rouleau, avait pris place à un fauteuil spécial. Il était entouré de Monseigneur Eugène C. Laflamme, curé de la Basilique-cathédrale, Monseigneur J.-E. Laberge, curé de St-Jean-Baptiste,

Monseigneur Robert Lagueux, curé de St-Roch, Monseigneur Adj.Faucher, curé de N.-D. de Jacques-Cartier, M.le chanoine François Blanchet, directeur de l'Action Sociale Catholique, le R. P. de la Cotardièrre, curé de la paroisse, et un grand nombre d'autres membres du clergé. Toutes les communautés religieuses étaient aussi représentées.

Dans la nef, qui était littéralement remplie, on remarquait :

Sir Georges Garneau, M. H.-R. de St-Victor, agent consulaire de France à Québec, M. A.-P. Panichelli, président de la Société Française de Bienfaisance."

C'est l'usage dans les paroisses canadiennes-françaises, de conserver dans la sacristie les portraits des anciens curés. Une plaque de bronze rappellera le souvenir du Père Dagnaud, curé fondateur. L'histoire de cette plaque mérite d'être connue. La voici telle que nous la rapporte le bulletin paroissial.

« Pendant que le service du Révd. Père Dagnaud se chantait dans notre église,

quelques jours après sa mort, un jeune paroissien, ex-élève de l'École des Beaux-Arts de Québec, M. Maurice Gaudreau, conçut l'idée de travailler à faire une maquette en plâtre, représentant le buste du Père. Tout en travaillant, le jeune homme demanda au Père Dagnaud de lui obtenir du ciel la guérison d'une surdité assez prononcée dont il souffrait. Sept semaines s'étaient écoulées et la maquette s'achevait. Or, voilà qu'un soir, pendant le souper, Maurice ressent un bourdonnement inaccoutumé et très prononcé dans les oreilles ; après quelques instants, le malaise cesse et le jeune homme entend très parfaitement la voix de sa mère, qui soupait avec lui. Depuis ce temps, Maurice Gaudreau entend distinctement."

Le Père de la Cotardièrre ayant eu connaissance de cette faveur encouragea le jeune sculpteur dans son entreprise. La maquette en plâtre fut acceptée par les Marguilliers et on la fit couler par la fonde-

rie de Ste-Croix. Fait par un paroissien dans les circonstances que nous venons de dire ce portrait aura une valeur spéciale pour tous.

CHAPITRE IX

LE PRIETRE ET L'EUDISTE

Nous venons de parcourir les différentes étapes de la vie du Père Dagnaud. C'est une vie remplie de contrastes : tempéramment très personnel, il a peine à tenir conseil, il est très autoritaire et cependant, il laisse à ses inférieurs une grande liberté ; scrupuleux, il a parfois des hardiesses qui étonnent. Son aspect est plutôt froid ; il ne se départ jamais même en famille de cette dignité qui empêche la familiarité et pourtant il y a dans son cœur des trésors de bonté que ceux-là seulement peuvent apprécier qui reçoivent ses soins.

Mais ce qui incontestablement domine en lui c'est la haute idée qu'il a du sacerdoce. Professeur, missionnaire, curé, partout nous l'avons vu, il fit œuvre de prêtre, se considérant comme chargé des intérêts de Dieu et du salut des âmes. Il

avait appris de St-Jean Eudes que tout prêtre catholique a pour mission d'être médiateur, d'intercéder pour l'humanité et de lui faire pour ainsi dire passage des rives du temps à celles de l'éternité. Sans doute le seul médiateur véritable c'est Jésus-Christ ; Lui seul a pu par la vertu de son sang réconcilier le ciel et la terre, apaiser le courroux de son Père nous ouvrir les portes du ciel, mais il lui a plu avant de quitter cette terre d'établir son sacerdoce et son Église pour continuer et parfaire son œuvre. C'est là un travail immense.

Pour l'accomplir le Père Dagnaud s'efforce de rester intimement uni à Jésus-Christ le prêtre par excellence. En union avec lui il mène une vie de prière et de sacrifice. Les relations avec les âmes comme ses relations avec Dieu lui demandent, il le sait, de vivre d'une vie toute surnaturelle. Plus un prêtre est saint, plus il sanctifie les autres ; la vie surnaturelle chez lui est abondante, il la développe de plus en plus par la fidélité à ses exercices de

piété et nous croyons pouvoir affirmer que jamais il ne tomba dans cet état de langueur que les auteurs spirituels appellent tiédeur.

Dans l'un de ses derniers sermons, à l'occasion d'une première messe, il explique que le prêtre est l'homme de Dieu dans sa vie privée, il prie il médite, sa maison est près de l'église, il lui est facile d'aller consulter l'Ami : Homme de Dieu aussi dans sa vie ministérielle, il offre le saint Sacrifice de la messe, il doit s'immoler avec Notre Seigneur se donner au peuple.

En lui on trouvait vraiment l'homme de Dieu. Beaucoup d'hommes de ce temps ne sont plus gouvernés par les grandes idées chrétiennes de devoir, de la vérité, de l'honneur qui ont passionné d'autres âges, ils se laissent plutôt conduire par les intérêts, la passion des affaires, le plaisir. Au contact de l'homme de Dieu on se prenait à réfléchir. Voilà le secret de son succès dans les collèges, dans les missions, dans les paroisses.

Il avait le talent d'atteindre les âmes, car il était aussi l'homme de son temps.

Il se rendait compte qu'il ne suffit pas maintenant d'être prêtre comme autrefois : l'apostolat a besoin d'être renouvelé comme les besoins qui l'attendent, renouvelé dans les études qui le préparent, rajeuni dans les méthodes à suivre : c'est le moyen de garder le contact nécessaire avec les hommes. Voilà pourquoi les œuvres nouvelles l'intéressaient. Il ne négligeait ni la science ni les progrès modernes.

Tout cela demande le sacrifice, mais n'est-ce pas le fond de la vie sacerdotale ? Dans une conférence qu'il faisait à ses confrères le vendredi de la Passion, il considérait le sacerdoce catholique dans sa naissance au début de la Passion du Sauveur : Il l'ouvre, il la commence. Pourquoi ? c'est pour le rapprocher de son acte essentiel : le sacrifice du lendemain ; c'est pour rappeler aux prêtres que le sacerdoce doit commencer leur passion qui est faite du souci du salut des âmes...

Parmi ses vertus sacerdotales on a remarqué surtout son esprit de pauvreté,

son horreur de la vie mondaine, son esprit d'obéissance.

Il méditait les recommandations de Notre Seigneur à ses apôtres. « N'ayez ni or ni argent, ni monnaie dans vos ceintures » La pauvreté qui paraissait en leur personne leur devenait un moyen puissant d'attraction. Il en fut de même pour lui ; il avait cet esprit de pauvreté qui consiste dans un généreux mépris des biens de la terre, nous pouvons dire qu'il tenait son cœur détaché même des petites choses et à l'exemple de Notre Seigneur il acceptait les effets de la pauvreté. Il n'avait rien à lui.

« Plus un homme dans le christianisme a soin de se séparer du monde, plus il est chrétien et plus il a d'engagement et de liaisons avec le monde... moins il est chrétien. Pourquoi ? parce que selon la mesure de ces deux états, il participe plus ou moins à cette grâce de séparation qui fait le chrétien. » Le Père Dagnaud rappelait souvent ce principe du Père Bourdaloue et se l'appliquait à lui-même. Ce qui est vrai du chrétien est encore plus

vrai du prêtre. Très éloigné de toute mondanité même dans sa jeunesse il a pu s'élever à une haute vertu et se préserver de tout scandale, « Par la grâce du bon Dieu, écrit-il à la fin de sa vie, j'ai toujours gardé la chasteté ».

Il avait un grand respect de l'autorité. « L'autorité quelle qu'elle soit, disait-il, dès lors qu'elle est légitime doit être obéie. » Son obéissance était toute surnaturelle ; il voyait Dieu dans la personne de ses supérieurs et quand on le laissait libre d'accepter telle ou telle fonction il ne consentait pas à choisir lui-même, quelles que fussent ses préférences. Supérieur pendant près de 25 ans il en avait pris l'habitude ; se soumettre comme un inférieur quand il fut déposé lui fut certainement pénible. Commander lui avait paru bien difficile, obéir lui parut difficile aussi mais il sut le faire généreusement. Dans une circonstance de sa vie que bien peu connaissent et que nous ne pouvons dévoiler (il était alors supérieur majeur) il pratiqua la vertu d'obéissance dans un degré héroïque

qu'on ne trouve que chez les saints et qui suppose une humilité rare.

Deux dévotions sacerdotales dominaient en lui : la dévotion à la Sainte Eucharistie et la dévotion à la Sainte Vierge.

La sainte messe qu'il célébrait avec une grande piété était le centre de sa vie. Il s'y préparait longuement, évitait la routine, observait avec soin les rubriques, s'unissait à Notre Seigneur prêtre et victime et considérait le temps de l'action de grâces comme le moment le plus précieux de la journée. Il aimait à rappeler avec Saint Jean Eudes que pour une messe il faudrait trois éternités : la première pour la préparer, la deuxième pour la célébrer, la troisième pour faire l'action de grâces. Il profitait de toutes les occasions pour demander aux fidèles d'assister fréquemment au saint sacrifice. Il prêchait de même la communion fréquente et organisait des réunions pour la propager. Voulant orienter sa paroisse vers l'Eucharistie il donnait l'exemple. Tous ont pu remarquer son assiduité à l'église :

il était heureux de passer au pied du tabernacle les moments de liberté que lui laissaient ses travaux. « On nous appelle des hommes d'église, disait-il quelquefois à ses confrères, il faut en réaliser la signification toute entière. »

Sa dévotion à la Sainte Vierge était absolument extraordinaire. C'était pour lui un devoir de reconnaissance : il considérait qu'il devait à la Reine du Ciel le grand bienfait de sa vocation ; c'était elle qui lui avait ménagé ces rencontres providentielles grâce auxquelles il avait pu se préparer au sacerdoce. Il aimait à parler de « la Bonne Vierge ». (Il tenait à cette expression, non seulement en chaire mais dans la conversation), prêchait ses privilèges, ses vertus. Prêcher ne lui suffisait pas ; il conviait les fidèles au confessionnal la veille de ses grandes fêtes, célébrait pieusement le mois de Marie, favorisait toutes les institutions en l'honneur de la Mère de Dieu. Il aurait voulu faire de la dévotion à Marie la dévotion caractéristique de sa paroisse. Que de fois on l'a vu dans l'é-

glise, sa visite au Saint-Sacrement terminée, s'arrêter devant la statue de la Sainte Vierge et prier pour ses paroissiens.

Ce qui favorisa chez le Père Dagnaud cette vie éminemment sacerdotale, ce fut sans aucun doute sa fidélité à la règle de saint Jean Eudes. (On sait que la Société des Eudistes n'est pas une société de religieux, mais essentiellement une société de prêtres.) La Congrégation, il la connut tout enfant, il vint à elle dès ses plus jeunes années et il eut la consolation de passer presque toute sa vie dans des maisons bien constituées où toutes ses règles étaient en pleine vigueur. Il n'a pas connu la vie de dispersion, le régime de communauté dans des appartements de fortune dont tant d'autres ont souffert. Cette situation privilégiée explique, sans diminuer son mérite qu'il ait pu garder à l'endroit de sa Congrégation cette fraîcheur de sentiment que beaucoup ont remarquée. Il l'aimait de toute son âme, non pourtant de cet amour exclusif et jaloux qui croit tout parfait et se bute contre ce qui n'est pas elle.

Toutefois s'il admettait loyalement les défauts individuels et les erreurs inévitables, il souffrait d'entendre généraliser parfois ces lacunes et ces défaillances. Pour lui il aimait à parler des gloires de sa Congrégation de ses grandes figures de saints et d'apôtres.

La formation que la Société de Saint Jean Eudes donne à ses sujets lui apparaissait comme singulièrement puissante à développer le talent vrai, les qualités qui sont essentielles au prêtre. Il déclarait volontiers avoir tout reçu de la Congrégation et aurait cru manquer à la justice s'il avait cessé de travailler pour elle. Fier de son titre d'Eudiste, il n'aurait jamais consenti à le cacher quand même il serait parvenu au faîte des honneurs.

La Congrégation avait travaillé à former en lui Jésus-Christ suivant l'expression de saint Paul ; elle l'avait formé lui-même à faire régner Jésus-Christ dans les âmes. Restaient certains défauts de nature que nous savons. Il s'en servit pour croître dans l'humilité, vertu que cachait chez lui

une apparence de raideur. Il l'avait acquise par un rude combat contre lui-même car il était par tempéramment très orgueilleux. Il parlait souvent de l'humilité comme quelqu'un qui s'inquiète de ne pas la posséder suffisamment. Lisez cette courte méditation par laquelle il se prépare à célébrer la sainte messe : « Seigneur, je ne suis pas digne ! » quel beau sentiment que celui du centurion ! — Mon Dieu je ne suis pas digne que vous entriez chez moi » du premier coup, ce païen entre dans la société de Jésus. Il reconnaît la Toute-Puissance de Jésus, il est humble — foi et humilité.

Et j'ose célébrer la sainte messe avec une demi-foi et aucune humilité — Les païens me devanceront dans le Paradis. Que ma prière continuelle soit celle du centurion : Seigneur je ne suis pas digne ! »

Ses défauts, qui aidèrent son humilité, le firent aussi beaucoup souffrir, nous l'avons vu, et purifierent son âme. — La souffrance est une loi, il le savait et le prêchait aux autres. Dieu qui nous a créés sans nous ne veut pas nous sauver sans

nous, il faut nécessairement qu'il nous en coûte. Ses souffrances morales furent très grandes, il les a pleinement acceptées, et c'est à cause de cela peut-être que Dieu lui permet maintenant de soulager les autres dans leurs peines. Une personne du Canada, affligée depuis longtemps d'une peine intérieure qui la faisait beaucoup souffrir nous écrit en effet qu'elle a prié le Père Dagnaud à qui elle l'avait confiée autrefois et aujourd'hui cette peine a complètement disparu. On nous écrit de France que beaucoup de personnes éprouvées vont prier sur sa tombe au cimetière de Plancoët et retrouvent la paix intérieure.

La veille de sa dernière messe qu'il allait célébrer en la fête de N.-D. du Mont Carmel, il écrivit cette méditation par laquelle nous allons finir et qui résume bien des sentiments d'eudiste et la piété que lui avait inspirée sa mère. Elle est intitulée « Saint-Joseph me suit. »

« Il est venu à moi au jувénat par une image longtemps conservée, m'a suivi au

séminaire. Saint-Joseph n'était jamais loin de Marie. En ce moment j'ai besoin de sentir le Cœur de Jésus près du mien. Que Marie, que Joseph m'obtiennent cette faveur. *Mitis et humiles corde*. Marie, Joseph soyez mes gardiens. Notre Dame du Mont-Carmel ! Tous les titres de Marie sont admirables. Que celui-ci soit la nourriture de mon esprit et le battement de mon cœur. Qu'il remette en état mon organisme déséquilibré. Notre Dame, Notre Souveraine, Notre Reine. Quelle occupation pour la nuit prochaine ! quelle préparation à la sainte messe ! »

Le Père Dagnaud restera un exemple de haute vertu pour ses confrères et une des gloires de la Congrégation qui l'a formé.



FINI D'IMPRIMER

LE 4 NOVEMBRE 1931

PAR

L'ACTION SOCIALE, LTÉE

103, RUE STE-ANNE,

QUÉBEC

 75



L'Action Sociale Ltée, Québec.

